

SPORT UNIVERSEL ILLUSTRÉ

2011 55
Winsthoek B.G.
1^{er} janvier 1911
tijdschrift etc
na wiclram



A NOTRE AMI LE CHEVAL : BONNE ANNÉE...

Cliché J. Delion.

CHRONIQUE

DIX-SEPTIÈME année. En écrivant ce nombre sur le premier numéro de 1911, en remplissant pour la dix-septième fois l'agréable devoir de souhaiter une heureuse année sportive à nos fidèles abonnés et lecteurs, je ne puis m'empêcher de penser que ce laps de temps représente à peu près le quart d'une existence normale; ce qui n'est pas sans m'apporter quelque mélancolie.

Et je me reporte à 1895, date de la fondation du *Sport Universel Illustré*. Sans sortir de notre étroit domaine, que d'amis disparus, que de choses détruites ou changées. Au point de vue sportif l'événement le plus considérable a certes été l'éclosion des sports dits mécaniques. Ce fut d'abord l'automobile, maintenant c'est l'aviation.

Les esprits chagrins nous avaient prédit que la première allait tuer le cheval. Malgré ses progrès, l'automobile n'y est point encore parvenu et s'il a modifié nos mœurs, provoqué une crise dont l'élevage se ressent douloureusement, il ne paraît pas que, dans le domaine du sport, il ait coûté beaucoup d'adeptes aux exercices du cheval.

Jamais on n'a vu autant de cavaliers à Paris, jamais les chasses à courre n'ont eu plus de fervents. Seul le driving a été atteint; encore sont-ce plutôt les cochers que les véritables amateurs qui sont descendus de leur siège.

Quant aux concours hippiques, quant aux courses, aux manifestations publiques du cheval en un mot, jamais elles n'ont été plus vivaces.

Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sans même les ouvrir sur les divers annuaires officiels. Voici la *Chronique du Turf* par exemple: naguère elle empruntait les apparences d'un in-32 dont l'épaisseur était en rapport avec le format, et les résultats de courses dansaient à l'aise dans les pages. Il lui a fallu grandir et grossir dans de notables proportions pour donner asile aux comptes-rendus toujours plus nombreux et plus copieux. C'est aujourd'hui un in-8° de près de 1.400 pages; encore ne suffit-il pas à tous les besoins, puisqu'on ne trouve pas la place d'y loger les courses militaires qui, à elles seules, réclameraient un volume.

Le Trotting non plus n'a pas souffert, sa chronique spéciale sans prendre autant d'embonpoint a plus que doublé et cependant c'est bien la production de demi-sang qui souffre le plus des difficultés de l'heure présente.

A la vérité, c'est le jeu qui soutient, qui fait vivre les courses sous toutes leurs formes; leur existence est donc assez artificielle. On les nourrit de sérum. Mais je ne sache point que la source en soit prête à se tarir, pas plus que celle — l'immense Océan — où les médecins puisent aujourd'hui un élixir moins efficace pour prolonger leurs malades.

Et notre malade — qui se porte assez bien pour le moment — étant indispensable à la sûreté de l'Etat, il est fort probable qu'on ne lui retirera pas de sitôt la médication qui assure sa vitalité.

Mais il est un autre ouvrage qui nous rassure — plus complètement encore — sur l'avenir du cheval de sport dans notre pays.

Celui-là est loin des dimensions des précédents, il est tout mince à côté d'eux sous sa couverture bleue tendre. C'est le résultat des concours d'obstacles édité par la Société Hippique française. Voilà un sport désintéressé, qui coûte de l'argent à ses nombreux adeptes, où il est de plus en plus difficile de réussir, étant donnée la concurrence, et qui ne cesse de faire d'incessants progrès attestés, nous le répétons, par la comparaison des éditions successives du petit bouquin bleu. Celui de 1895 avait des allures fort timides. Il ressemblait à ces livres de messe bijoux que les mondaines frivoles feuilletent du bout de leurs doigts effilés sans pouvoir les lire, tant ils sont minuscules. C'était un livre de manchon, de manchon de l'époque s'entend. Ses 250 pages ne contenaient pas grand-chose. Il a doublé en surface et comportait l'année dernière bien près de 600 pages, total qu'il atteindra certainement cette année. Vingt-deux sociétés seulement y demandaient asile pour leurs comptes-rendus; elles sont quatre-vingt-douze maintenant. Inutile de dire n'est-ce pas que le total des spécialistes, cavaliers et chevaux a crû dans les mêmes proportions. De même les performances ont suivi une progression ascendante; on ne cesse de sauter plus haut, plus loin et plus fixe.

Allons, il y a de beaux jours encore pour le sport.

Dans le domaine du chien, la marche en avant est analogue. Il y a quinze ans, les expositions étaient rares et peu courues, si l'on excepte celle de Paris; depuis on en a créé sur tous les coins du

territoire, et toutes réunissent un chiffre de concurrents chaque année grossissant.

Un terme connu de quelques rares initiés les plus fervents, les plus avertis, ceux qui suivaient avec attention les manifestations sportives de l'étranger, c'était les field-trials.

Timidement on en organisait un par saison, alimenté par les seuls chiens anglais. Le calendrier en est émaillé aujourd'hui et il n'est pas une espèce de chiens de chasse qui ne se voie réserver quelque épreuve, à telles enseignes que cette saison aura vu le succès d'une tentative originale, un Concours de chiens de meute mis sur pied, organisé, réalisé par un Club de province. De la décentralisation... Un signe des temps, un excellent signe.

Seuls peut-être parmi tous ces sports anciens, celui de la Vénérerie est resté stationnaire. Grâce à l'automobile, les personnes qui suivent se rendant au rendez-vous plus vite, plus loin, sans fatigue pour eux et leurs montures, augmentent dans des proportions presque inquiétantes. Mais ce qui augmente parallèlement, ce sont les difficultés pour chasser dans un pays où la propriété se morcelle et où l'esprit des nombreux petits propriétaires se fait chaque année plus hostile. Malgré cela, il y a tant d'enragés veneurs dans le beau pays de France qu'on s'arrange pour chasser, moins bien, moins agréablement, mais pour chasser quand même.

Ne terminons pas cette rapide revue de la situation présente des sports que nous aimons sans rendre un hommage ému aux hardis champions de l'air.

Si l'on a pu discuter le titre de sportsmen aux pionniers de l'automobile, malgré les dangers de leurs courses folles, nul ne peut sans admiration et sans respect suivre la lutte héroïque des aviateurs contre l'élément le plus fuyant et le plus perfide. Dans ce combat quotidien, qui a déjà coûté tant de vies, la glorieuse phalange des hommes volants sortira-t-elle vainqueur? Réussiront-ils à dompter l'atmosphère et à ouvrir ce domaine sans limites au monde anxieux? Peut-être quelque jour.

Mais, pour l'instant, l'air n'est qu'aux sportsmen, aux seuls sportsmen, aux plus hardis, aux plus vaillants. Gloire à eux!

Nous sommes en pleine trêve de confiseurs, peu ou point de matière à la Chronique. Le budget de l'Agriculture a tourné court, et la très grande majorité des 108 orateurs inscrits a tourné court également, si bien que jamais on ne s'est débité aussi peu de choses désagréables entre diverses régions que cette année où l'on se promettait des batailles homériques.

La seule chose qui vaille la peine d'être signalée dans la fin de la discussion, c'est la promesse du Ministre de s'intéresser officiellement à l'élevage du mulet. Nous verrons sous peu les baudets prendre, dans les boxes de l'Administration, la place des étalons de sang dépossédés. On parle aussi d'y introduire les chameaux. Je ne plaisante pas.

Sans donner à l'industrie mulassière un droit aux encouragements de l'Etat, on peut souhaiter que ceux-ci soient attribués à des Sociétés locales qui en effectueront la répartition par voie de concours, et, même au besoin, en acquérant des baudets étalons pour les régions qui en désirent.

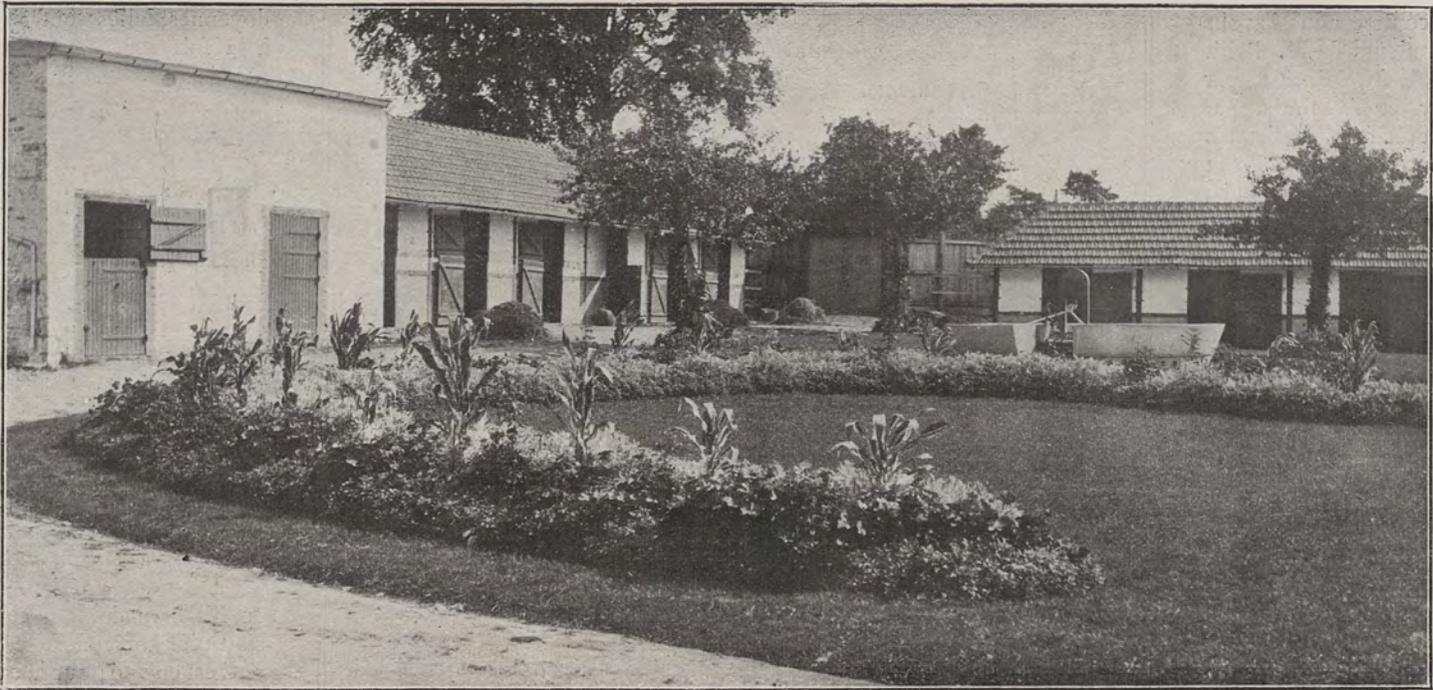
La seule nouvelle de la semaine, c'est la Société Sportive d'Encouragement qui la fournit. Elle a décidé d'augmenter, dans de notables proportions, deux de ses prix les plus importants, disputés à la fin de juillet.

Le Prix Monarque, qui s'appellera désormais Prix Eugène Adam, est porté de 40 à 80.000 francs.

En revanche, nous croyons devoir formuler des réserves toutes platoniques, d'ailleurs, sur la seconde augmentation annoncée. Il s'agit de l'Omnium de Deux Ans. Son allocation est portée à 50.000 francs, ce qui en fait l'épreuve pour poulains la plus richement dotée de France.

Encore une prime à la précocité, cette précocité que M. James Hennessy vantait l'autre jour à la tribune de la Chambre, et dont l'excès est appelé à ruiner la race pure. Il nous semble que la Sportive eût été bien inspirée en faisant porter l'augmentation qu'elle projetait sur une des courses de deux ans à l'automne. Le jour même où cesse l'interdiction du législateur de donner un prix supérieur à 5.000 francs pour les deux ans, il paraît paradoxal de voir se dresser la plus grosse épreuve du turf français. Nous le regrettons.

J. R.



GROUPE DE BOXES DESTINÉS AUX JUMENTS ÉTRANGÈRES — AU FOND LE MANÈGE DES ÉTALONS

L'ÉLEVAGE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

(Suite)

Le Haras d'OUILLY, par Mesnil-Hubert (Calvados)

II. — Élevage de M. C. Vagliano

CYCLOPÉE a réussi au stud et elle compte déjà de bons vainqueurs. Citons Le Cyclope, par Le Sagittaire, gagnant 45.000 francs; Cartolina, par Moulat, gagnante de plus de 50.000 fr.

Elle a une pouliche yearling par Le Sagittaire à l'entraînement et elle était suitée, cette année, de Cosilla, par Moulat.

FÉE URGÈLE, alezane, est née en 1897, chez M. Delapalme, par Bérenger et Feroza (mère de Fée Printemps), par Hermit et Garnet (Strathconan). Elle, aussi, a porté victorieusement les couleurs de son propriétaire actuel. Elle a donné, avec Rabelais, Flossie.

INDIAN SHORE, baie, née, en 1898, chez M^{me} Say, par The Bard et Indian Summer, est propre sœur d'Indian Chief et sœur utérine de Lakmé. Son origine maternelle est ex-

ceptionnelle, Indian Summer est, par Uncas et Eastern Lily, demi-sœur de l'illustre Ormonde.

Indian Shore a gagné 62.000 francs en plat; elle est la mère de Djinda (Moulat), gagnante de 75.000 francs; d'Indiano (Moulat), gagnant de 80.000 francs; d'Indian Prince (Saint Angelo), de Donaldina (Macdonald), tous vainqueurs. Elle a un yearling mâle par King James à l'entraînement. Vide cette année.

LOINTAINE, baie, née en 1899 chez M. Menier, est par Raconteuret Baume. Celle-ci par Gamin et Brunette (Chippendale). Lointaine a gagné 40.000 francs d'argent public, elle est la sœur de Barberin; Chamant, gagnant de 50.000 fr. en plat, de La Marmotte, gagnante de nombreuses courses. Elle était vide en 1910.

WEeping Willow, grise, née en 1900,



LES BOXES DES POULINIÈRES

a porté, comme nous l'avons vu, les couleurs de M. Balli. Elle est née à Pépinvast, par Le Sancy et Accalmie, par Perplexe et Rafale (Charlatan). Ses deux produits ont galopé : Hidden Tears, d'abord, puis, cette année, Rire aux Larmes, qui occupait une bonne place dans la deuxième classe de sa génération. Elle a une pouliche de deux ans par Moulat à l'entraînement. Vide depuis lors.

LAIGNEVILLE, alezane, née en 1902, par Lutin et Vesta II (Victor-Emmanuel), est propre sœur de l'excellente Limonade. Elle est trop jeune pour avoir des états de service comme poulinière. Il en est de même des autres juments qui complètent ce bon effectif :

MEDGE, alezane, née en 1904, par Chesterfield et Perseat, elle est propre sœur de l'excellente Pensa. RÉACTION, baie, a gagné sous les couleurs de M. Balli; née en 1906, elle est par Artisan et Rentière, bonne gagnante. BOADICÉE, 1907, par Arbacès et Bien Aimée (Son O'Mine). CÉLÉRINA, baie brune, 1907, par Macdonald II et Cyclopée, FILLE DE LORD, alezane, 1907, par Lorlot et Epopée (Bruce); n'ont pas encore produit.

Comme on voit, une bonne moitié du stud se compose de toutes jeunes juments prêtes à remplacer les premières poulinières sélectionnées par le propriétaire dans son écurie de courses; comme les

MONTLIEU	Saint Damien	Saint Simon	Galopin.	Vedette.	Voltigeur.
			Saint Angela.	Flying Duchess.	M ^{re} Ridgway.
			Hermit.	King Tom.	Flying Duschmann
			Lands End.	Adeline.	Merope.
			Saint Albans.	Newminster.	Harkaway.
			Viridis.	Seclusion.	Pocahontas.
	Missy Baba	Springfield	Orlando.	Trumpeter.	Ion.
			Himalaya.	Faraway.	Little Fairy.
				Stockwell.	Touchstone.
				Bribery.	Beeswing.
				Marsyus.	Tadmor.
				Maid of Palmyra.	M ^{re} Sellon.
Gunga Jew	Springfield	Orlando.	Touchstone.	Orlando.	
		Himalaya.	Vulture.	Cavatina.	
			Bay Middleton.	Y Melbourne.	
			Moodke.	Maid of Masham.	
				The Baron.	
				Pocahontas.	

PEDIGREE DE MONTLIEU

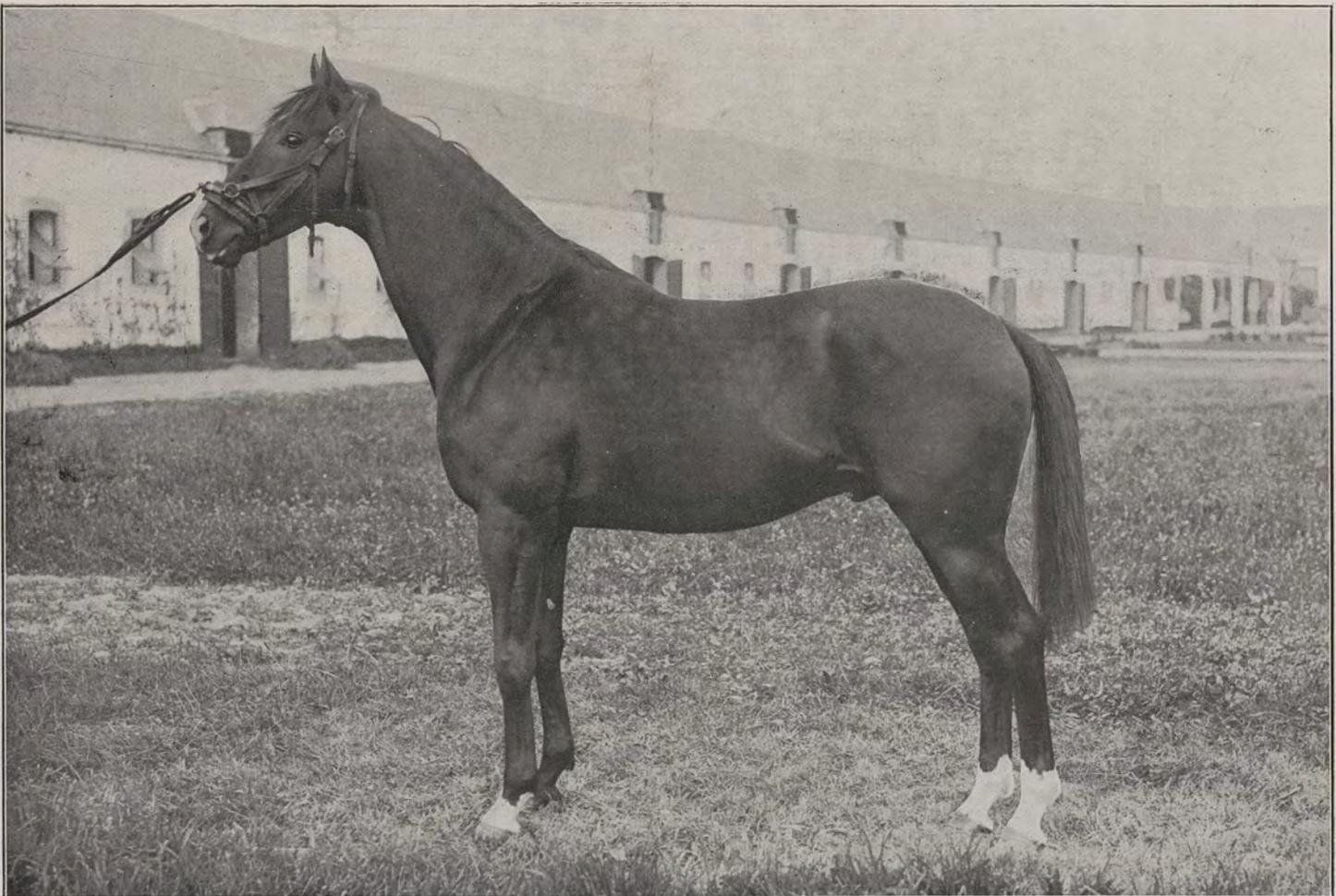
doynes, elles sont choisies à la fois sur leur modèle et sur la qualité. L'ensemble, sans contenir aucune jument sensationnelle par son origine étrangère, est excellent, et les succès soutenus obtenus par les premiers produits de ce jeune élevage sont là pour consacrer la méthode suivie par M. Balli, comme aussi son coup d'œil qui est d'un homme de cheval.

L'histoire de l'élevage de M. C. Vagliano est plus courte. Son écurie, toute jeune, a pris rang parmi les bonnes de second plan en plat; le total de ses gains par exemple, a été en moyenne sensiblement supérieur à celui de M. Balli dont les couleurs sont plus anciennes.

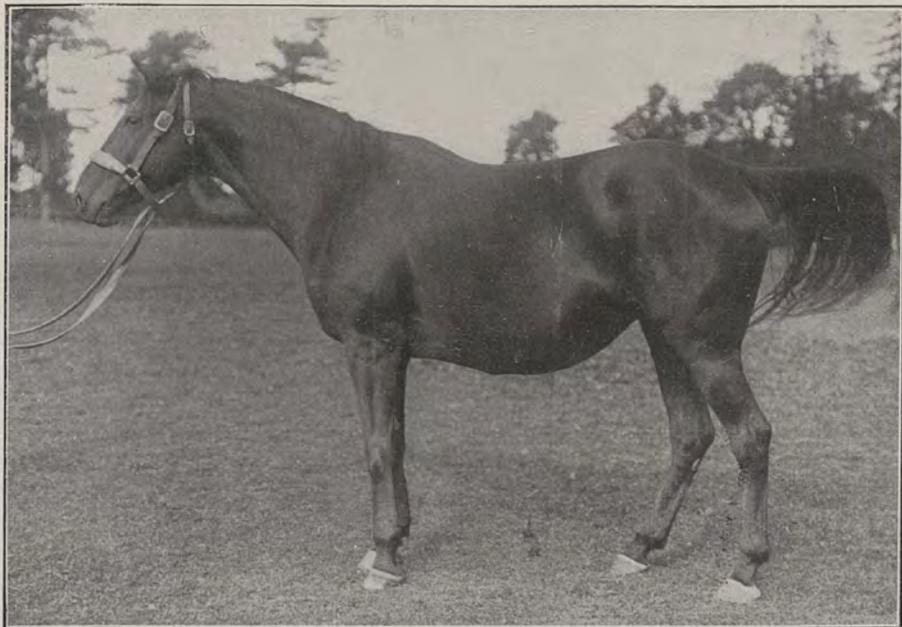
C'est en 1904 que la casaque verte et jaune faisait son apparition sur le turf. M. Vagliano en vrai sportsman abordait immédiatement la carrière des courses plates, et pour se

remonter jouait la difficulté au lieu de limiter ses acquisitions aux lauréats de prix à réclamer, ce qui est la façon la plus rapide et la plus sûre de garnir son écurie de performers, c'est à Deauville aux ventes de yearlings qu'il allait en rassembler les éléments.

Ses choix furent immédiatement heureux. Dès 1905, le jeune propriétaire remportait 11 victoires et 89.800 fr. avec Hanoï notamment qui battait Lecteur, avec Madrigal, Bananier et Tricoteuse, cette



MONTLIEU, ÉTALON BAI, NÉ EN 1903, PAR SAINT DAMIEN ET MISSY BABA, APPARTENANT A M. VAGLIANO

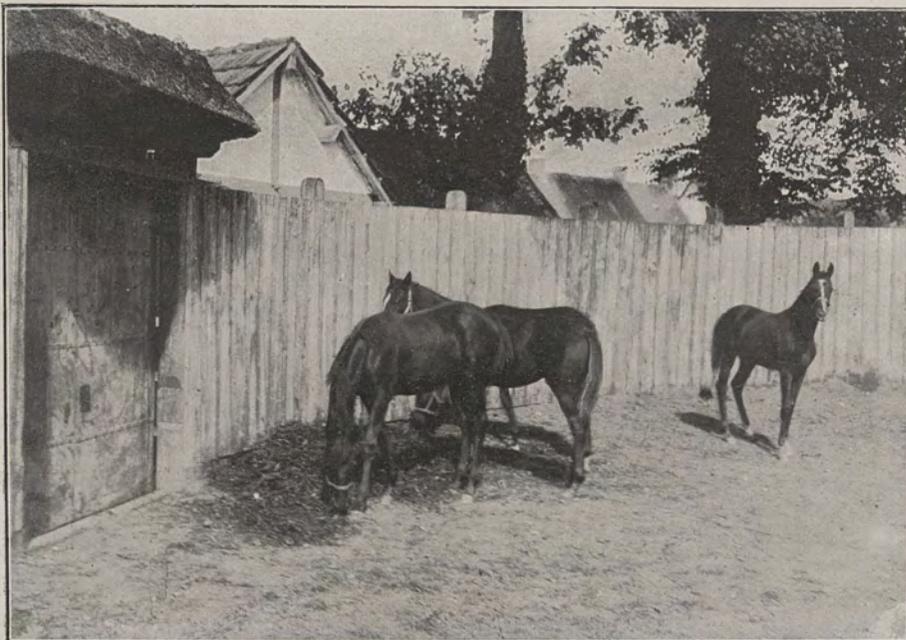


LA MANDCHOURIE, POULINIÈRE BAIE, NÉE EN 1901, PAR DÉBARRASSÉ ET NORMA
APPARTENANT A M. C. VAGLIANO

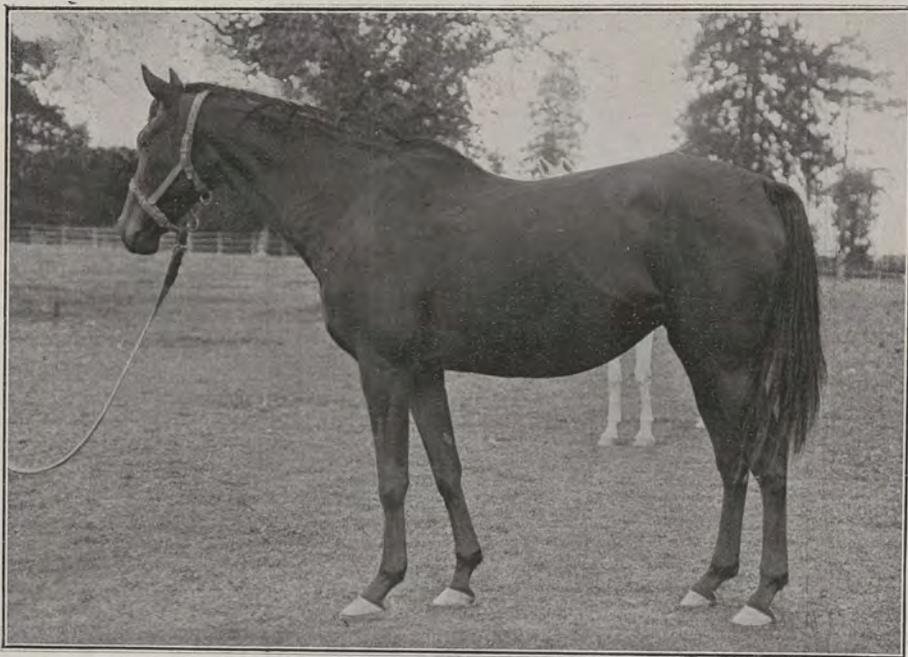
dernière réclamée à M. Olry. En 1906, presque du premier coup, par conséquent, M. Vagliano occupait une place des plus brillantes sur la liste. Grâce à ses trois ans dont Montlieu, Glouglou, Niche et Valse Bleue, étaient les plus marquants, il s'inscrivait pour près de deux cent mille francs, exactement 198.992 fr.

En 1907, son total était presque aussi élevé, grâce aux mêmes animaux; dans les premiers mois de la campagne ils opéraient une fructueuse moisson, leur forme faiblissait brusquement au mois d'août, ils n'en avaient pas moins gagné 152.495 fr.

En 1908, sans être aussi favorisée, la jeune écurie a encore gagné 74.650 fr.; elle connaît la mauvaise fortune en 1909, où elle doit se contenter de 23.815 fr.; mais ne tarde pas à se relever, puisque cette année elle est quinzième sur la liste avec 185.645 fr., dus en grande partie à Vellica qui s'est adjugée une des épreuves classiques les plus glorieuses, la Poule d'Essai des Pouliches, et à Liao, lauréat également d'une des épreuves convoitées du printemps, le Grand Prix de Bruxelles. Ce dernier succès



PENDANT LES PREMIERS JOURS DE SEVRAGE
LES FOALS SONT ENFERMÉS DANS LE MANÈGE DES ÉTALONS



PHRYNÉE, POULINIÈRE BAIE, NÉE EN 1903, PAR THE BARD ET PHILAE
APPARTENANT A M. C. VAGLIANO

pour être moins lucratif et moins retentissant aussi, a dû causer plus de satisfaction encore à M. Vagliano, le fils de La Mandchourie provenant de son élevage dont il marquait les premiers pas, par un succès que d'autres ont longtemps attendu en vain.

Comme tous les sportsmen qui se spécialisent dans les courses plates M. C. Vagliano devait être fatalement amené à élever. Bien rarement lorsqu'on a vu ses couleurs figurer brillamment sur les grands hippodromes avec une pouliche de belle apparence, on peut se décider à s'en défaire à l'issue de sa carrière; et même lorsqu'on n'en a pas formé le projet, on glisse lentement sur la pente qui fait d'un turfiste un stud-master.

Mais d'ordinaire cette transformation s'opère assez lentement. D'abord parce qu'on n'a pas toujours à l'entraînement un jument digne de faire une poulinière et plus souvent encore parce qu'on est fort longtemps avant de trouver le mâle digne de faire un étalon.

Avec Montlieu, dès ses premiers pas sur le turf, M. C. Vagliano avait possédé un cheval digne de goûter le repos glorieux du haras, et avec La Mandchourie, Nèfle, Niche, Phrynée, etc..., il s'est trouvé immédiatement à la tête d'une jumenterie honorable. Chance fort rare à la

vérité et dont un sportsman doit savoir rendre grâce aux dieux du turf.

Ceux-ci font généralement payer ces faveurs. C'est ainsi que Montlieu n'aura fait qu'un court passage à Ouilly. Le jeune étalon que nous avons vu plein de santé et d'énergie au mois d'octobre, devait mourir quelques jours plus tard tout à fait accidentellement. Echappé à l'homme qui le promenait il tombait en franchissant une barrière dans sa course folle et se brisait les reins.

Montlieu ne laisse derrière lui que deux années d'une production assez peu fournie. Nous glisserons donc plus rapidement que nous n'aurions fait sur ses performances et son origine.

Il est né en 1903, chez M. Gaston Dreyfus au haras du Perray. C'est à la vente annuelle de cet établissement à Deauville que M. Vagliano l'avait acheté moyennant 11.000 francs séduit par son air de race, malgré qu'à cette époque il fut un yearling minuscule.

Ce cheval réduit allait être un serviteur éminemment utile. A deux ans, il se classait parmi les bons chevaux de sa génération courant huit fois pour gagner trois courses, arriver quatre fois placé en enlevant un peu moins de 20.000 francs.

Au cours de cette première campagne, il fait déjà preuve d'énergie et de tenue, notamment dans le Prix Saxifrage où il s'emploie courageusement pour venir à bout, en leur rendant du poids, de pouliches précoces comme Nèfle, Sorrente, Orangerie, etc.

A trois ans, il effectue sa rentrée en mars, à Maisons, dans le Prix Delâtre, où il remporte une victoire sensationnelle sur Maintenon. Querido et Eider; il bénéficiait évidemment de l'avantage de préparation qu'un petit cheval trempé et complètement soudé devait posséder à cette époque hâtive de la saison. Eider et Maintenon allaient, d'ailleurs, le précéder sur les 1.600 mètres de la Poule d'Essai, au Bois, où le cheval de M. Vagliano, avec l'excuse d'être mal parti, ne se plaçait que cinquième. Il est non placé dans le Prix du Jockey-Club de Maintenon dans lequel il fournit un généreux effort, dans le Grand Prix et le Prix du Président de la République. Un repos de deux mois allait lui permettre de trouver sa véritable forme. Un dead-heat avec Fellah, auquel il rend deux livres, une place derrière Storm en pleine forme, auquel il rendait dix livres, sa victoire du Prix du Prince d'Orange sur Brisecœur et Eider, précèdent son excellente course du Prix du Conseil Municipal. Il y finit troisième derrière Maintenon et Punta Gorda, battant Glouglou, Luzerne, Fellah, Brisecœur, puis il termine l'année à Maisons-Laffitte, en enlevant le Prix Perth à Narvaez, auquel il rendait six livres, précédant Punta Gorda, à quinze livres seulement. Il avait disputé dix courses pour en gagner quatre et se placer trois fois avec un gain de 105.000 francs.

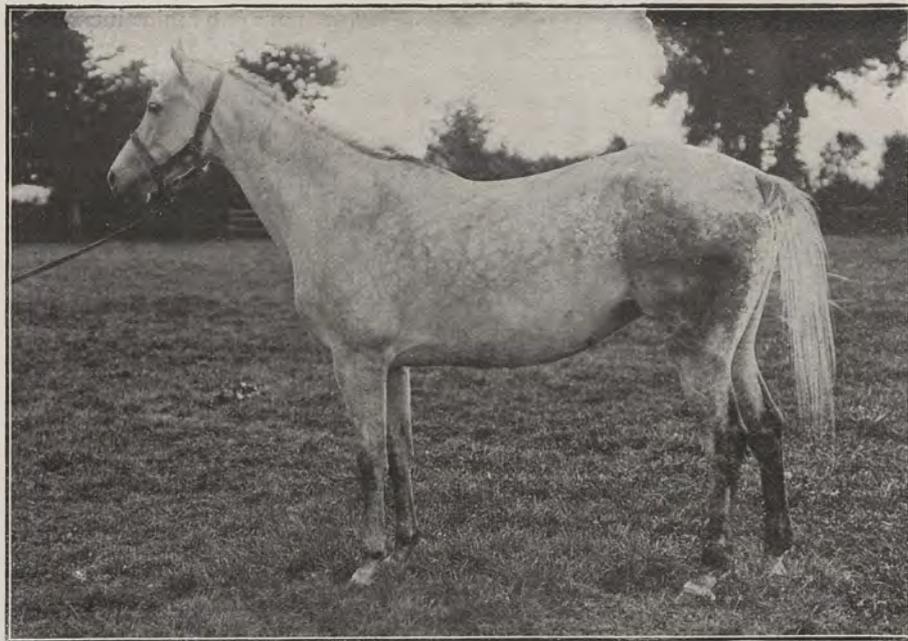
Ses aptitudes faisaient prévoir une belle carrière de quatre ans pour le fils de Saint-Damien. En effet, il battait d'entrée, en avril, Punta Gorda dans le Prix de Lutèce, mais il échouait dans le Prix Lupin et la Coupe, avant de gagner le Prix Rainbow sur Monsieur Périchon et Marsan. Après un échec inattendu à Maisons, il va disputer à Ascot la Coupe d'Or où il laisse ses jambes.

En résumé, Montlieu a couru 25 fois pour gagner 9 courses, se placer 8 fois et enlever 160.800 francs d'argent public. Sa qualité faite de courage et de résistance s'est manifestée sur toutes les distances bien qu'il fut plutôt un cheval de tenue. Il occupait la gauche de la première classe dans une génération excellente: c'était un bon cheval dans toute la force du terme.

Son origine sans être éminemment fashionable est des plus sérieuses. Son père, Saint-Damien, est trop connu pour que nous rappelions sa carrière; on sait quel étalon régulier et prolifique il a été.

Certes, il en est de plus brillants mais nul n'a eu une telle continuité de succès depuis ses débuts jusqu'au bout de sa carrière.

Chéri, vainqueur du Grand Prix, Or du Rhin, du Derby, Madagascar, gagnante deux fois du La



NÈFLE, POULINIÈRE GRISE, NÉE EN 1903, PAR CHAMBERTIN ET NIGHÉAN APPARTENANT A M. C. VAGLIANO

Gunga Jew dont la lignée est modeste, elle est pourtant la mère de Blue Mountain dont est sorti Hardenberg un gagnant du Grand Prix de Berlin, les sangs qui composent son pedigree sont d'ailleurs fort estimables. Au demeurant, origine suffisante, mais ne s'imposant pas.

Pas davantage ne s'imposait d'ailleurs le modèle de Montlieu, de petite taille borné dans ses lignes; mais l'expression de la physiologie, l'énergie, la densité de l'organisme rappelait qu'il était dépositaire du sang fameux de Galopin dont tant de représentants n'ont pas un modèle plus impressionnant.

L'avenir nous dira si l'infériorité athlétique de Montlieu répétée dans ses produits ne sera pas contrebalancée par leur richesse en influx nerveux, bien que deux années de monte ne permettent pas d'avoir une opinion sur un père.

Montlieu a eu cependant la chance d'avoir des juments de bonne classe. M. Vagliano lui a donné les onze poulinières qu'il avait au stud.

La plupart sont toutes jeunes, puisqu'elles proviennent de l'écurie, et sans histoire comme reproductrices.

LA MANDCHOURIE, baie (1901), qui a produit pour la première fois en 1907, a donné Liao, ce qui fait bien augurer de cette petite fille de Bruce, par Débarrassé et Norma, dont la grand'mère Nubienne a gagné le Grand-Prix de Paris. Elle-même a fait preuve d'une grande vitesse sur le turf.

NÈFLE, grise (1903), par Chambertin et Nighean, par Galopin, est la sœur de quantité de bons chevaux: Nabot, Naïade, Nautonier, Noël, etc... Elle n'a pas encore eu de chevaux à l'entraînement.

NICHE, baie brune (1903), par Velasquez et Nep (Farfadet), est demi-sœur de Nivolet. Sa grand'mère Négligence est la sœur de Courtois. La souche de la famille est Taffrail, la mère de Gladiateur. Niche, deuxième du Prix Pénélope, du Prix Fille de l'Air, troisième du Prix de Diane et du Prix de Flore, a montré une classe très



VALSE BLEUE, POULINIÈRE BAI-BRUNE, NÉE EN 1903, PAR FOURIRE OU SAINT BRIS ET VALTELINE, APPARTENANT A M. C. VAGLIANO

honorables, gagnant une cinquantaine de mille francs en plat. Citons encore rapidement : ORANGERIE, baie, 1903, par Gardefeu et L'Orangerie, la mère de Marsan entre autres. PHRYNÉE, baie, 1903, par The Bard et Philæ (Galliard), bonne gagnante et sœur utérine de Punta Gorda. VALSE BLEUE, baie brune, 1903, par Fourire ou Saint Bris et Valteline (Fra Angelico), gagnante de nombreuses courses, etc.

On le voit les éléments, avec lesquels M. C. Vagliano se met en ligne, comme éleveur, sont excellents. Toutes ses poulinières ont galopé ; la plupart sont d'illustre lignée. On peut donc prédire à ce stud des succès certains.

Le bilan du haras d'Ouilly, si riche en bons vainqueurs, ajoute encore à ces présomptions.

Nous terminerons en disant quelques mots de l'établissement. Ouilly est situé aux confins du Calvados tout près de l'Orne, sur la route de Falaise à Condé-sur-Noireau, au bord du Bocage Normand par conséquent et plus exactement dans le pays dénommé Houmois. Les pâturages de cette région sont célèbres parmi ceux de la Normandie herbagère ; on y engraisse les plus beaux bœufs du département.

Le terroir d'Ouilly ne participe pas absolument de la fertilité environnante. Le haras est en effet situé sur la rive droite de la rivière d'Orne, au sommet des collines qui surplombent la vallée, hauteurs roides, bien découpées, d'où émergent de grands rochers à pic, couronnés de bouquets de sapins et qui ont valu à la région le titre mérité de Suisse Normande.

Le plateau d'Ouilly-le-Basset est donc établi sur un sol schisteux et ferrugineux. L'herbe n'y égale pas en luxuriance celles des vallées de l'Orne et du Noireau, elle ne permet pas l'embauche des gros bestiaux, aussi la valeur locative est-elle inférieure.

En revanche elle a une tonicité particulière et convient admirablement à l'élève du cheval.

Celui-ci est relativement peu pratiqué dans le pays. C'est cependant en bordure du haras actuel que M. Tirard avait jadis son petit stud où sont nés plusieurs bons animaux, Bouledogue et Pré en Pail pour ne citer que les plus connus.

Au haras même les prairies n'avaient jamais contenu de chevaux ; les quatre vingts hectares d'herbages étaient donc absolument neufs quand le prince d'Arenberg et M. X. Balli s'y sont installés il y a dix ans. Le sol peu chargé et bien fumé n'est pas près d'être usé.

Balayé par les grands vents de mer, le haras est très sain ; le climat est cependant un peu rude, il y fait très froid et l'hiver y dure longtemps. Aussi les poulains sont assez tardifs ; on n'y fait point le yearling de vente cela importe peu, mais on aurait quelque mal à le réussir. Par exemple les jeunes chevaux résistants, rustiques, profitent à l'entraînement au lieu de dépérir comme le font la plupart des jolis numéros de Deauville. Leur carrière ne s'en ressent pas, au contraire.

On est donc amené à prédire un avenir heureux aux deux écuries qui ont confié au haras d'Ouilly leur destinée.

J. R.

ÉTUDE SUR LE MÉCANISME DU SAUT

(Suite)

L'IMAGE n° 9 provient d'un cliché qui appartient au Lieutenant-colonel Picard ; elle montre le saut d'une barre qui repose sur la piste.

Comment le sauteur se présente-t-il ?

L'avant-main est détachée du sol ; les membres antérieurs sont inégalement retroussés. Un membre postérieur seulement est à l'appui, le congénère est retroussé.

L'attitude dans laquelle ce sauteur se trouve rappelle celle de Simonne.

Or, Simonne est une professionnelle de l'école d'Ypres, tandis que celui-ci est un sauteur que l'on éduque ; Simonne a abordé l'obstacle à l'allure du galop, tandis que celui-ci aborde l'obstacle à l'allure du pas ; l'obstacle d'Ypres, enfin, mesure 1 m. 70 de hauteur, tandis que celui-ci mesure 15 centimètres environ.

Il résulte que les chevaux peuvent donc adopter une grande similitude d'attitude dans leur rassembler ainsi que dans l'enlever de l'avant-main, malgré la diversité très accentuée des conditions dans lesquelles leur saut s'exécute.

Mais si l'on tient à comparer ces dernières images avec celles de Maxime Guérin, il résulte, au contraire : 1° que la modalité de l'allure adoptée pour l'abordage ; 2° la hauteur de l'obstacle à franchir ; 3° l'habileté du cheval ; 4° et la vigueur déployée dans l'exécution du saut peuvent constituer autant de causes capables de modifier l'attitude-type du rassembler ainsi que le mécanisme-type de l'enlever de l'avant-main.

**

L'image n° 10 provient d'un cliché qui a été pris à Ypres ; elle montre Abel dans sa préparation pour franchir un obstacle qui mesure 1 m. 70 de hauteur. Comment Abel se présente-t-il ?

Les membres postérieurs sont retroussés à la même hauteur en dessous du corps ; ils sont associés dans leur jeu avant de revenir ensemble à l'appui. Les membres antérieurs sont à l'appui, le gauche est un peu en avant du droit ; l'un d'eux n'est pas fortement retroussé.

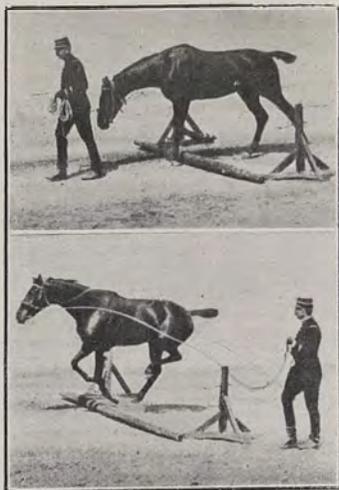


FIG. 9

COMMENT LE SAUTEUR FRANCHIT UNE BARRE POSÉE SUR LA PISTE

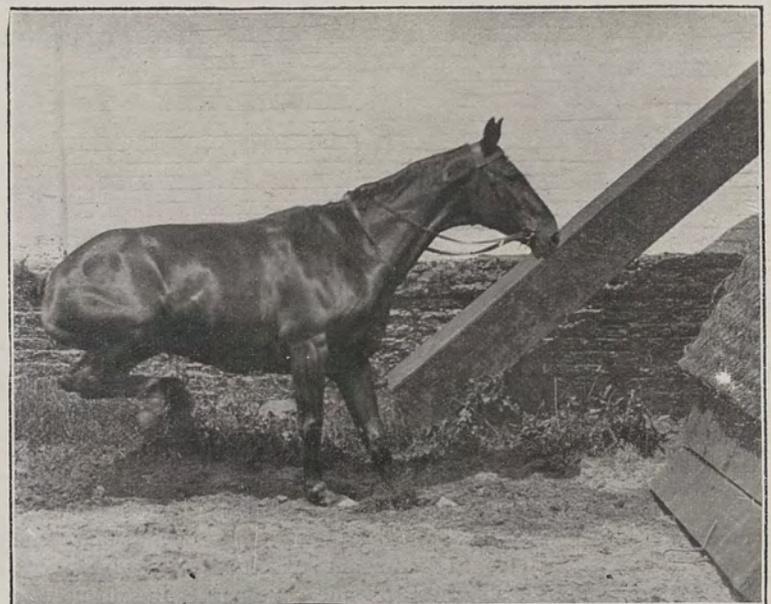


FIG. 10

COMMENT ABEL SE PRÉPARE À FRANCHIR UN OBSTACLE DE 1^m70

Il résulte que ce professionnel ne s'est pas disposé pour s'enlever de l'avant-main conformément à la règle qui a été formulée par Maxime Guérin.

**

L'image n° 11 provient d'un cliché qui a été pris à Ypres ; elle montre Zola complètement détaché du sol devant un obstacle qui mesure 1^m70 de hauteur.

Zola s'est donc enlevé de l'avant-main ; cependant les membres postérieurs doivent encore revenir à l'appui pour donner leur dernière détente.

Cette image est intéressante parce qu'elle montre qu'une période de suspension complète de la masse peut se présenter entre l'enlèvement de l'avant-main et la détente de l'arrière-main. Il résulte que dans le saut, chaque bipède saute à son tour, et que le bipède antérieur n'attend pas pour s'enlever, que le bipède postérieur soit à l'appui.

D'autre part, on peut avancer que l'attitude dans laquelle Zola se trouve est rationnelle. En effet, l'enlèvement précoce des membres antérieurs dégage le terrain en avant des postérieurs ; il permet à ceux-ci de venir à l'appui, avec aisance, plus en avant sous la masse et plus près du pied de l'obstacle. Il résulte que le rassembler peut être plus accentué, que la détente des postérieurs peut être plus énergique, que la lancée de la masse peut être plus efficace et plus verticale, enfin, que le jeu des antérieurs gêne moins que le jeu des postérieurs.

L'apparition d'une courte période de suspension avant la lancée complète de la masse au-dessus de l'obstacle constitue une particularité qui est, croyons-nous, encore peu connue ; elle a été signalée par Lenoble du Teil et par Maxime Guérin. Toutefois, ces observa-

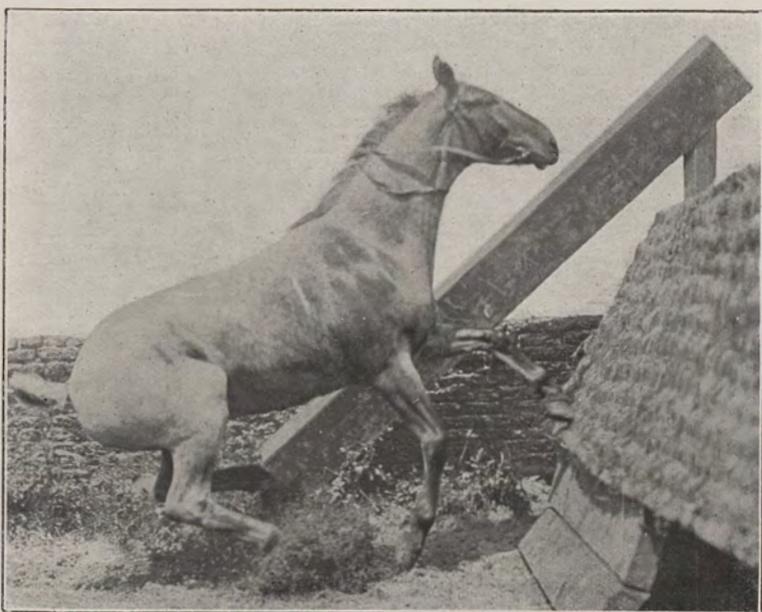


FIG. 11
ZOLA FRANCHISSANT UN OBSTACLE DE 1^m70

teurs n'ont pas été assez heureux dans leurs recherches pour la rencontrer dans une image qui a la valeur démonstrative de celle-ci.

Nous nous arrêtons ici dans l'exposé des variantes que l'on peut rencontrer dans le mécanisme des deux premières phases, et nous résumons ce que nous avons étudié.

Nous nous sommes donc occupés de la partie du saut qui se rapporte à la battue des écuyers, à l'aller des amateurs, à la préparation des physiologistes, à celle que le Manuel d'équitation de 1907 décrit ainsi qu'il suit : « Le cheval plie les jarrets et les engage sous son centre de gravité en élevant et ramenant l'encolure ».

Nous avons montré, au contraire, que cette partie du saut peut se décomposer en deux phases. La première phase, ou la préparation, comprend un phénomène de transformation d'allure ainsi que l'apparition d'un rassembler spécial. La deuxième phase se rapporte à l'enlèvement de l'avant-main.

Nous avons donc démontré la transformation du galop en avant de l'obstacle ; nous avons décrit le rassembler et nous avons formulé la règle qui s'applique à l'enlèvement de l'avant-main.

Enfin, nous savons que le mécanisme des premières phases n'est pas absolument fixe. C'est ainsi, par exemple, que l'enlèvement de l'avant-main peut se faire par la détente du bipède au lieu de se faire par celle d'un seul membre, et, qu'à ce moment précis, l'appui du bipède postérieur peut être unipédal ou tout à fait nul.



FIG. 12 — L'ENLEVEMENT DE L'AVANT-MAIN

Le jeu de l'encolure pendant le saut nous occupera dans la suite.

L'image n° 12 provient d'un cliché qui a été pris à Ypres. Elle se rapporte au mécanisme de la deuxième phase.

Elle montre que la détente de l'avant-main lance la masse dans une direction nouvelle ; les membres antérieurs se sont rebroussés ; les genoux se sont rapprochés de la pointe des épaules, les sabots se sont placés près des couves. Les membres postérieurs, enfin, sont sur le point d'être complètement détendus.

L'image n° 13 appartient à la même série que la précédente. Cette image se rapporte à la troisième phase du saut, c'est-à-dire au passage de l'avant-main au-dessus de l'obstacle et à la détente de l'arrière-main.

Elle provient d'un cliché qui a été pris à Ypres.

Elle montre que les membres postérieurs de Turc se sont détendus pour lancer la masse au-dessus de l'obstacle, et ainsi que la période de projection du corps est complètement établie.

Les membres sont associés dans leur jeu par bipède antérieur et postérieur ; ils sont en flexion ; la vitesse de leur évolution se rapproche de la vitesse avec laquelle la masse elle-même évolue.

Les membres postérieurs sont rebroussés à la même hauteur, les sabots sont en arrière de la verticale de la pointe des fesses. Cependant, les sabots se placent parfois en dessous des grassets.

Le mécanisme, d'après lequel cette partie du saut s'exécute, est donc peu compliqué. Il n'échappe pas à l'observation directe ; il est connu depuis longtemps.

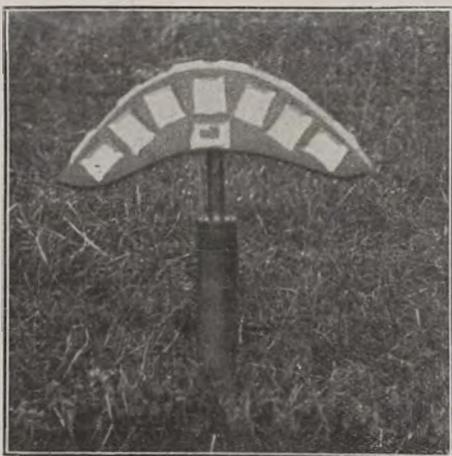
(A suivre).

MIGOTTE.



FIG. 13 — LE PASSAGE DE L'AVANT-MAIN AU-DESSUS DE L'OBSTACLE ET LA DÉTENTE DE L'ARRIÈRE-MAIN

LES ALOUETTES ET LE MIROIR



LE MIROIR POSÉ

TIREZ-VOUS les alouettes ?
— Vous voulez rire !
— Ma foi non, c'est très sérieux.

Et c'est vrai, je pose la question chaque fois qu'une conversation sur des sujets de chasse me met en présence de quelque nouveau confrère en

Saint-Hubert. Les réponses sont presque toujours les mêmes et elles peuvent être classées en deux catégories.

Ou bien mon interlocuteur sourit dédaigneusement ; ou bien il approuve et s'enthousiasme. Je dois ajouter que bien peu, quelques-uns tout au plus, font partie de la deuxième catégorie.

Tirer les alouettes au cul-levé. Voilà une bonne plaisanterie. Ah ! le joli sport de chasse banale. C'est vraiment bien la peine de s'indigner quand on cite les massacres de sansonnets et de verdiers auxquels se livrent les chasseurs du Midi. Mais l'alouette n'est pas un gibier, pauvre petit oiseau charmant, gaité des champs monotones, virtuose chanté par le poète.

Un chasseur, vraiment digne de ce nom, devrait-il parler, autrement que pour se révolter, de ces tueries que pratiquent encore les fusilleurs après avoir exterminé tout autre gibier.

Allez, allez toujours, plaisantez ou récriminez, nous n'ignorons pas quel motif vous fait parler ainsi : « Ils sont trop verts » tout simplement.

C'est que le tir de l'alouette au cul-levé n'est pas un exercice aussi aisé qu'on pourrait le croire : il nécessite chez celui qui le pratique, une adresse particulière et un entraînement soutenu. La rapidité de la mise en joue, la sûreté du coup d'œil, ces deux qualités indispensables du bon tireur doivent atteindre ici

un développement extraordinaire ; en fait, le tir de ce petit gibier est un des plus difficiles.

Aussi bien peu de chasseurs se livrent-ils à ce sport qui procure trop de déceptions et comme ils ne sauraient avouer leur infériorité, l'excuse leur semble bonne d'un dénigrement systématique. Peu importe, l'admiration des connaisseurs sincères montera toujours vers ceux qui savent convenablement « jeter leur plomb aux alouettes ».

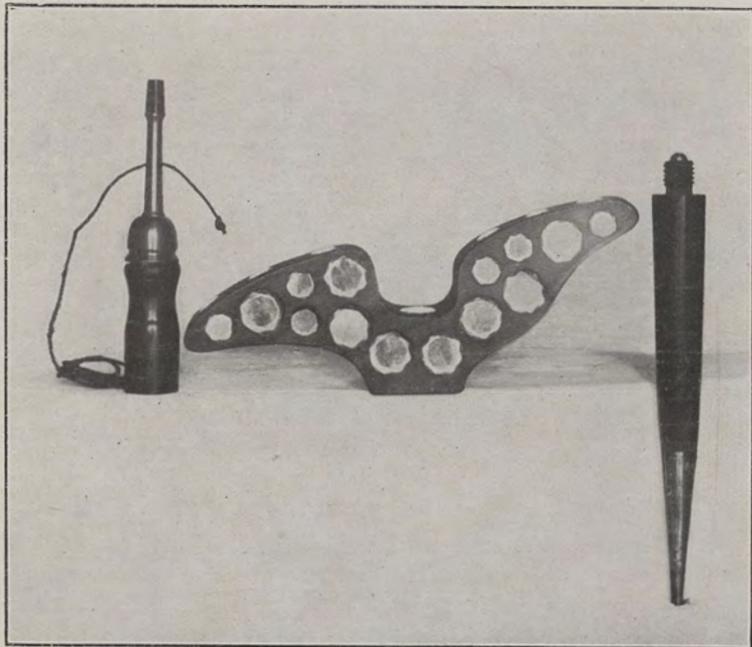
Et le miroir ? direz-vous. Le miroir, c'est autre chose. Nous entrons ici dans l'inconnu. Le miroir c'est excessivement simple et c'est excessivement confus. Parfois, cela donne des résultats magnifiques, souvent c'est la lamentable bredouille. Et cependant, on vous dira : « Pour chasser l'alouette au miroir, il faut quatre choses : un appareil marchant bien, un passage, une bonne place, un temps propice ». Or, par une belle matinée vous partez confiant ; vous avez vérifié avec soin votre miroir, vous le plantez au bon endroit, car vous connaissez tous

ceux de votre territoire habituel, tout autour de vous des bandes d'alouettes vous offrent un délicieux concert, le soleil brille, le vent y est. Et pas du tout, ça ne va pas. Vous attendez, vous attendez longtemps, pas une alouette ne se décide à mirer. Vous rentrez chez vous furieux ; le lendemain en vous promenant dans la plaine, une fusillade épouvantable attire votre attention, vous y allez, c'est un camarade qui s'en donne tant qu'il peut. La matinée n'est cependant pas favorable, il a un instrument tout ce qu'il y a de plus rudimentaire, le passage vous semble moins intense, c'est à n'y rien comprendre. Ne cherchez pas, en effet, vous ne trouveriez pas. Il arrive ainsi que lorsque l'on croit réussir, on ne fait rien de bon, tandis que les jours où l'on partait sans croire au succès, il se dessine magnifique. L'alouette est un oiseau capricieux, fantasque, que voulez-vous, il faut savoir être là quand elle veut bien venir à vous.

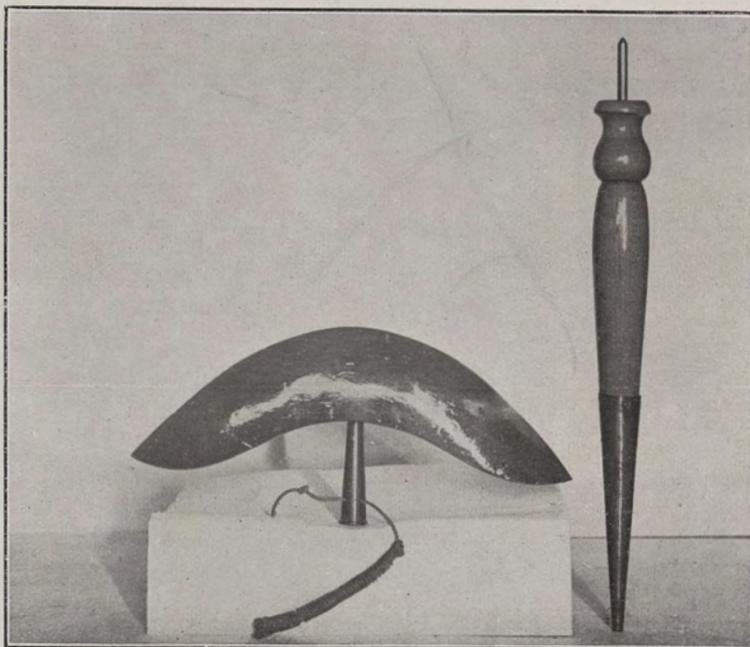
Causez miroir avec dix chasseurs, vous entendrez dix théories différentes, on vous vantera dix modèles différents. Lequel est le bon ? Celui qui vous donnera les meilleurs résultats. Ne souriez pas, c'est la seule réponse à faire. Il en est des miroirs comme des fusils. Quand on me demande : « Parmi les bons



MIROIR A DEUX AILES DE LA MAISON AUROUZE



MIROIR A FACETTES



MIROIR UNI

fusils, quel est le meilleur », je réponds toujours : « Celui avec lequel vous tirerez le plus juste et vous tuerez le plus souvent ». L'un vous dira : « Je me sers d'un miroir mécanique, il est parfait ; tant mieux », car récemment j'entendais des plaintes motivées par l'emploi d'un système analogue. Est-ce parce que le mécanisme fonctionnait mal ? c'est probable ; est-ce parce que le chasseur ne savait pas s'en servir ? c'est fort possible. Tout existe ; le fait certain c'est qu'un système convient à l'un qui déplaît à l'autre. Les miroirs sont de trente-six modèles, tous sont aussi bons les uns que les autres. Mais lequel employer ? Je n'en sais rien, celui qui vous aura donné le maximum de satisfaction quand vous les aurez tous essayés. On en fait à facettes, on en fait avec des morceaux de glace, on en fait avec des verres de couleur on en fait de simplement polis. Vous n'avez que l'embarras du choix. La tête doit-elle être ronde ou carrée, triangulaire ou trapézoïdale, peu importe, l'essentiel c'est qu'elle attire les alouettes. Vous me dites grand bien de votre système, je m'en procure un exactement semblable, je n'en puis rien faire. Pourquoi, parce que votre modèle réussit chez vous, sur votre terrain et que chez moi, sur le mien, il ne donne rien tout simplement.

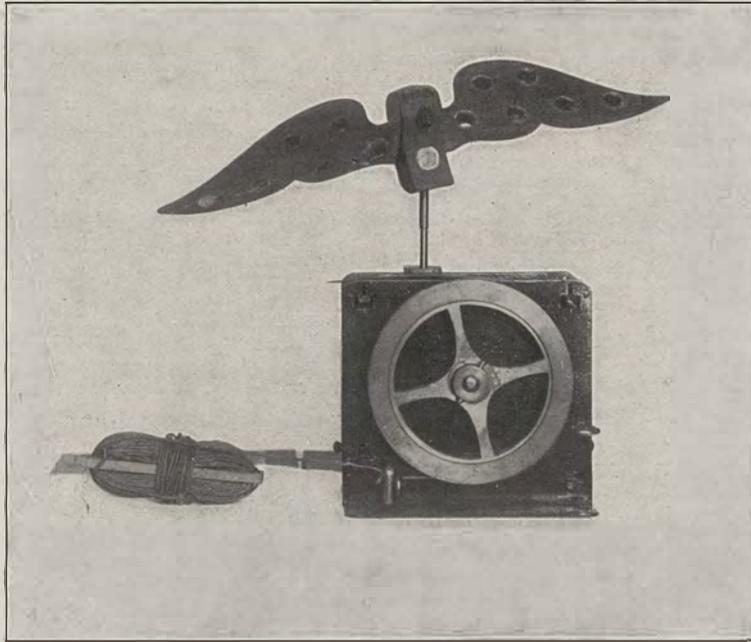
Je connais un brave cultivateur qui est un passionné de ce genre de chasse. Il se sert d'un miroir qu'il a façonné lui-même dans un morceau de bois ; il l'a poli de sa propre main et je vous assure que son travail ne représente guère quelque chose de luxueux, ni même joli. Ça ne fait rien, jamais il n'est revenu sans une brochette convenable. Pourquoi avec cet instrument grossier, primitif, obtient-il de semblables résultats ? Expliquez-le si vous voulez.

Une chose cependant est indispensable, c'est que le miroir fonctionne silencieusement. S'il grince en manœuvrant il y a de grandes chances pour que les alouettes ne viennent pas. C'est un point sur lequel s'accordent presque tous les chasseurs et cela se comprend aisément. Malgré toute leur bonne volonté, le bruit effraiera les oiseaux et celles qui seraient tentées de s'approcher, s'enfuieraient bien vite dès qu'elles entendraient la machine ferrailleur.

Il faut aussi que votre miroir soit muni d'un pied solide, assurant à l'appareil une parfaite fixité. Rien de désagréable comme un miroir qui ne tient pas en terre et que l'on est obligé d'aller replanter à chaque instant. Notez qu'il se dérangera toujours au moment de l'ap-

proche d'une bande d'alouettes et c'est une occasion perdue. En outre, si le miroir n'est pas fixe, il y a beaucoup de chances pour qu'il fonctionne mal. Dans ce cas encore, insuccès certain.

Choisissez donc un pied de forme souple, solide et de large base qui puisse se maintenir sans bouger, dans tous les terrains, moux, glaiseux, sablonneux, pierreux ou autres.



MIROIR MÉCANIQUE DE LA MAISON AUROUZE

Il y a encore la question des cartouches. En voilà une que l'on a discutée. Quel numéro de plomb, quel poids, quelle quantité de poudre. Il est certain que si vous employez des cartouches à charge normale, vous vous engagerez dans une dépense inutile, il vous arrivera aussi très certainement, si vous tirez d'un peu près, de réduire les bestioles en bouillie. Réduisez donc la charge, mais attention, n'allez pas trop vite, car lorsque vous tirerez de loin, vous manquerez ou vous blesserez : dans les deux cas, coup inutile parce que vos oiseaux seront perdus. Cependant ne soyez pas trop économe, il en cuirait à votre amour-propre de fin tireur. Vous le voyez, c'est encore une affaire d'expérience. Il n'y a là rien d'exact. Faites des cartouches différentes. Essayez-les les unes après les autres et servez-vous de celles qui tuent le mieux.

Si j'ai dit que vous êtes un fin tireur, c'est parce que j'en suis convaincu. Vous avez réussi des doublés magnifiques ; les coups de longueur sont votre spécialité ; un lièvre dans la plaine et il est à vous. Etes-vous aussi brillant sur les alouettes au miroir ? Car vous n'ignorez pas que c'est un tir spécial, et qu'une alouette qui dalte n'est pas un but aussi facile que certains veulent bien le dire. La bonne manière, demandez-vous. Je vous répondrai indirectement. La bonne manière

on l'acquiert par la pratique, et la pratique vous apprend à tirer très vite dès que c'est au bout de votre fusil. C'est un peu la bonne manière de tirer tous les gibiers, sans doute, mais si j'insiste sur ce point, c'est que j'ai constaté généralement que tous ceux qui cherchent à viser, qui promènent leur fusil de droite et de gauche et de haut en bas, manquent beaucoup plus que ceux qui jettent leur coup.

Je voudrais dire encore un mot sur cette

question : Pourquoi les alouettes mirent-elles ? N'attendez pas de moi une discussion approfondie. Trop d'encre a déjà coulé. Curiosité, fascination, coquetterie, tout a déjà été dit, du sérieux au ridicule. Ma théorie est beaucoup plus simple, et me remémorant les paroles d'un de mes vieux professeurs je conclurai : « C'est comme ça..., c'est comme ça, parce que c'est comme ça. »

J. LUSSIGNY.



LA CHASSE AU MIROIR

LES SALLES D'ARMES DE PARIS

LA SALLE LÉON JEANTY

Des jeunes maîtres parisiens, actuellement en vue, Léon Jeanty compte parmi ceux dont la carrière est des plus laborieuses, partant des mieux remplies.

S'il est en effet une satisfaction personnelle dont chacun puisse être fier, on la trouve dans l'effort accompli, dans les difficultés surmontées.

En d'autres termes, gravir degré par degré l'échelle sociale, sans autre appui que ses propres forces, c'est se faire l'ouvrier de ses œuvres. Léon Jeanty est cet ouvrier par excellence, et ce qui va suivre le prouvera surabondamment.

**

Incorporé au deuxième régiment de zouaves à Oran, Jeanty s'en fut droit à la salle d'armes. Il y trouva un professeur excellent, le maître Catineau, formé par Antoine Bergès, alors adjudant professeur à l'école de Joinville.

Très vite, Jeanty acquit des qualités qui lui valurent les galons de caporal d'escrime.

Dès sa rentrée dans la vie civile, en l'année 1899, Léon Jeanty préféra renoncer au commerce pour se consacrer aux armes et vint à Paris se lancer dans le professorat.

Muni d'une lettre, dans laquelle son maître vantait son habileté d'escrimeur, son talent de professeur et ses qualités morales, Jeanty se présenta au maître Antoine Bergès, qui, depuis 1884, avait fondé une salle d'armes rue Laffitte. Tout aussitôt il fut agréé, et fit ses débuts comme professeur adjoint à cette salle. Quelques temps après il passait, également adjoint, à la salle Ruzé, dirigée par les maîtres Yvon et Masselin, pour enfin revenir en 1904 à la salle Bergès. Mais cette fois, il devait en prendre la direction et en devenir propriétaire dans cette même année.

En cinq années seulement, Léon Jeanty avait fait sa place et étayé solidement son avenir. Il avait en outre, chemin faisant, cueilli des lauriers importants puisqu'on le savait maître adjoint de l'Académie d'armes, professeur aux lycées Sainte-Geneviève et Henri IV. Qu'il avait remporté maints succès dans les tournois et assauts publics auxquels il avait pris part. Cet énoncé suffirait déjà pour justifier les prévisions de son premier professeur, qui avait su voir en Léon Jeanty, un maître d'avenir.

Il n'avait point

fait mentir la prophétie ; car il faut aujourd'hui ajouter aux titres précités, que de maître adjoint il est passé maître titulaire de l'Académie d'armes après un très brillant examen. Qu'enfin le ruban violet d'officier d'Académie est venu consacrer son réel talent de professeur.

Je viens de parler de succès obtenus, de lauriers conquis. En ne rappelant que les principaux faits de la déjà longue carrière du jeune maître que je présente aujourd'hui, j'aurais encore beaucoup à dire.

Léon Jeanty a surtout participé à de nombreuses soirées d'armes, organisées à Paris, en province ou à l'étranger. Son escrime y fut vite appréciée, et judicieusement, qu'on en juge d'ailleurs.

Sa garde est d'une élégance aisée, qui lui permet de se déployer avec vigueur. Sans avoir de coups favoris à proprement parler, il affectionne plus particulièrement les attaques simples d'immobilités. Le tour d'épée sur les armes, après la feinte du coup droit, qu'il exécute d'ailleurs fort bien, a aussi ses préférences. Il pratique avec autant de justesse toutes les ripostes. Cependant celles par coupés dessus ou dessous lui sont plus familières.

Au résumé, son jeu est plaisant et classique.

Il se remarque en outre, par le brio et le mordant, principalement dans les longues phrases qu'il recherche volontiers. Dans les tournois, si ses armes sont plus serrées, plus sévères, la correction n'en n'est jamais exclue. C'est là une qualité, hélas trop rare, pour que je ne rende point justice à cette conception heureuse qu'à Jeanty, de ce que doit être réellement la belle escrime. Il le sait, et au surplus, il a le grand mérite de ne laisser échapper aucune occasion de le démontrer.

C'est là le tireur qui, à Paris, a croisé le fer avec des maîtres qui ont noms : Molinier, Anchetti, Delibes, Bergès, Boulège, Yvon, Hugnet, Masselin, Rue fils, Raymond, Carichon Paul. Les amateurs, MM. Michel, Vérola, Plommet, Martini, Jacques Foulc, Jobier, Beauregard, Dillon Kavanagh, pour ne citer que les principaux.

Egalement avec les maîtres Arista, de Rome ; Maugenet, de Montpellier ; Muracciole, de Nancy ; Gardes, de Rennes ; qu'il rencontra à Paris ou en Province.

A l'étranger, ses assauts avec : Pierroni, maître italien, à Lausanne ; Bailly,



LE MAITRE LÉON JEANTY



LA SALLE JEANTY PENDANT LE TRAVAIL DES ÉLÈVES

maître militaire belge, à Bruxelles, furent particulièrement remarquables. En 1906, au cours d'un voyage en Suède et en Norvège, il fit grande impression par ses rencontres avec le maître Fillol, français installé à Stockholm, et avec les officiers et amateurs de la Ville.

A ces assauts, j'ajouterais que Léon Jeanty fut vainqueur, en 1904, du Critérium de Paris. Qu'il participa sur invitation, au grand Tournoi international de 1905, gagné par le maître Kirchner, et au tournoi international de Saint-Sébastien en 1908, duquel il fut lauréat.

A côté de l'escrimeur, il y a le professeur, et Léon Jeanty, s'il n'a point négligé de travailler à se perfectionner dans son art, n'a surtout point laissé de côté son rôle professoral.

Ses élèves sont nombreux, et se remarquent par cette facture spéciale « faire bien et fort » qu'il cherche à leur infuser, si je puis dire.

Dans cet ordre d'idée, je ne saurais plus du tout dresser la longue liste des noms de ceux qui lui doivent d'être aujourd'hui de réels escrimeurs. Il faut donc m'arrêter aux plus connus.

Pour cela, je n'aurais qu'à donner la composition du Comité de la salle Léon Jeanty. Tout d'abord les présidents, MM. : le baron de Finfe, président honoraire, qui resta malgré tout fleurettiste ; le marquis de la Ferté-Sénétere, président d'honneur, dont l'épée est toujours à craindre.

M. de Vizcaya, président, aux succès innombrables. Epéiste redoutable, dont Jeanty sut assimiler le jeu au tempérament, M. de Vizcaya, compte aujourd'hui parmi les champions de l'arme de combat. Vainqueur des tournois internationaux de Baden (Suisse), de Rouen, de Dieppe, de Saint-Sébastien et lauréat à Reims, en 1908.

Aux côtés du président, M. Henry Rocher, le vice-président, épéiste également remarquable, qui, en 1907, arrivait aux demi-finales de la Grande Semaine ; M. René Demontporcelet, secrétaire-trésorier, aurait pu, lui aussi, prétendre aux premières places dans les tournois. Ses occupations personnelles, l'ont malheureusement trop souvent éloigné de la salle, et du plastron du maître en particulier, pour donner à ses qualités d'escrimeur le temps de se développer complètement.

Parmi les membres du Comité, je nommerai tout d'abord le champion de France de fleuret (2^e série 1907), M. Adolphe Lion. En dehors de dispositions particulières, il faut savoir gré à Lion, d'avoir voulu rester fleurettiste, sans pour cela faire fi de l'épée. Amoureux des belles armes, il s'est imposé, et s'impose encore, de longues heures d'étude au plastron. A part quelques coups à lui, il rappelle, dans sa garde et dans la facture générale de ses armes, le maître qui le forma.

Son frère, Paul Lion, procède différemment. C'est un tireur difficile, particulièrement à l'épée, mais qui n'a pas encore la robustesse de son aîné. MM. G. Bouquet, Bourgeot, A. Legenne, H. Tourseillier, également membres du Comité, et M. Marcel Bourgeois, ancien trésorier, sont tous des élèves de Jeanty. Leurs progrès incessants en ont fait des escrimeurs avec qui il faut compter. Les succès qu'ils remportèrent pour leur

salle et pour leur maître, en sont la preuve. La salle Léon Jeanty, s'est en effet, toujours classée aux places d'honneur depuis 1905, dans les championnats de France de fleuret par équipes. C'est encore des élèves de Jeanty qui, en 1904 et 1905, gagnèrent le championnat de France de fleuret des Sociétés, fondé à l'U. S. F. S. A., par Gaston Renard, président de la Société victorieuse, le Cercle d'Escrime et de Sport, dont Léon Jeanty était le professeur.

Parmi les élèves de la salle, de jeunes escrimeurs se montrent déjà. Les fils de M. de Vizcaya ont de qui tenir ; MM. Jacques Bocquet, de Villars, sont également à citer, car ils feront bientôt parler d'eux.

Devant de tels résultats il n'est point exagéré de dire, que l'œuvre du maître est égale soit comme praticien soit comme théoricien. Les qualités d'éducateur nécessaires, Léon Jeanty les possède ; c'est à elle qu'il doit, autant qu'au travail acharné qu'il a fourni, de compter parmi les jeunes maîtres les plus brillants.

La salle d'armes, que Léon Jeanty dirige depuis 1904, au 5 de la rue Laffitte et 10, rue Taitbout, a bien changé depuis le moment où le maître Antoine Bergès la lui céda.

Là encore, Jeanty a laissé la trace de son bon goût, de l'intérêt qu'il porte à ses élèves. Aux peintures sombres de la salle, aux meubles trop sévères du vestiaire, ont succédé des tentures claires, rehaussées de boiseries aux teintes agréablement nuées. Le vestiaire, le lavabo, la douche, ont subis les transformations que nécessite le confort moderne.

A la coquette salle de la rue Laffitte, que l'on retrouve toujours avec un nouveau plaisir, on y rencontre un maître-adjoint, choisi par Jeanty, avec un soin jaloux.

Le professeur Sel est, en effet, très digne de se tenir à ses côtés. De nombreux succès sont aussi à son actif. Comme son maître, il est travailleur infatigable, et possède des qualités d'enseignement que savent apprécier les élèves. C'est au surplus un joli tireur, au jeu combatif, clair et facile à lire, malgré la rapidité d'exécution qui le caractérise. Au fleuret ou à l'épée, il reste classique et soucieux de bien faire ; avec cela très loyal dans l'annonce et d'un caractère toujours égal, il n'en faut point davantage pour justifier la sympathie que chacun lui témoigne.

La prospérité de cette salle fut relativement rapide. Mais il convient de ne point oublier que Léon Jeanty s'est donné tout entier à son œuvre. S'il commence à récolter les fruits qu'un dur labeur lui a réservés, ce n'est que justice, et je suis d'autant plus heureux de le constater, que j'ai pu moi-même apprécier les qualités de celui qui s'est fait seul, une belle place au soleil de l'Escrime.

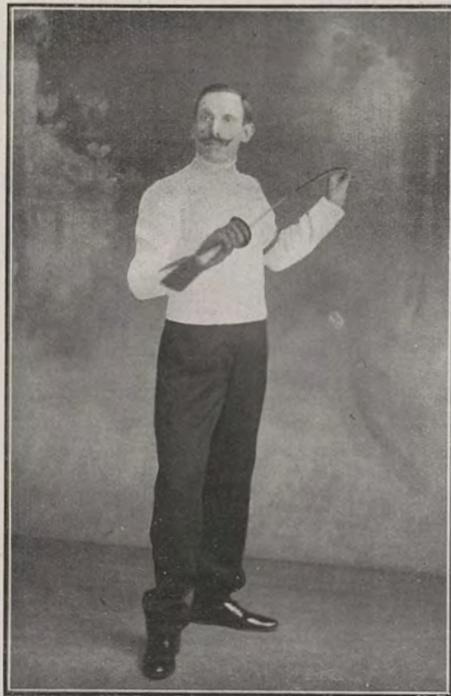
Une courte visite à la coquette salle de la rue Laffitte, et au maître qui la dirige, en dira bien plus encore que cet exposé de sa carrière.

On comprendra alors qu'il n'est point surprenant que la salle d'armes Léon Jeanty compte aujourd'hui parmi les meilleures des salles parisiennes.

LOUIS-JEAN.



LE VESTIAIRE



LE PROFESSEUR SEL

AVIATION

Prouesses de Fin d'année



L'AVIATEUR ANGLAIS CECIL GRACE
PERDU EN MER
LE 23 DÉCEMBRE DERNIER

MALGRÉ le mauvais temps, dont nous sommes malheureusement gratifiés depuis trop longtemps, l'année 1910 s'est terminée en véritable triomphe pour nos aviateurs.

Profitant d'une journée relativement calme, nos hommes-

de distance et de durée en vue de la Coupe Fémina qu'elle détenait du reste.

Elle réussissait pleinement dans sa tentative et tenait l'atmosphère pendant 2 h. 35 couvrant sur son biplan 167 kilom. 200 (records féminins de distance et de durée).

Cette journée vit encore Laurens devenir sur son monoplan premier détenteur de la Coupe Deperdussin accordée au pilote réussissant le meilleur temps avec un passager sur 100 kilomètres et ce sur un appareil dont la marque n'aurait encore remporté aucune victoire au cours des précédents meetings.

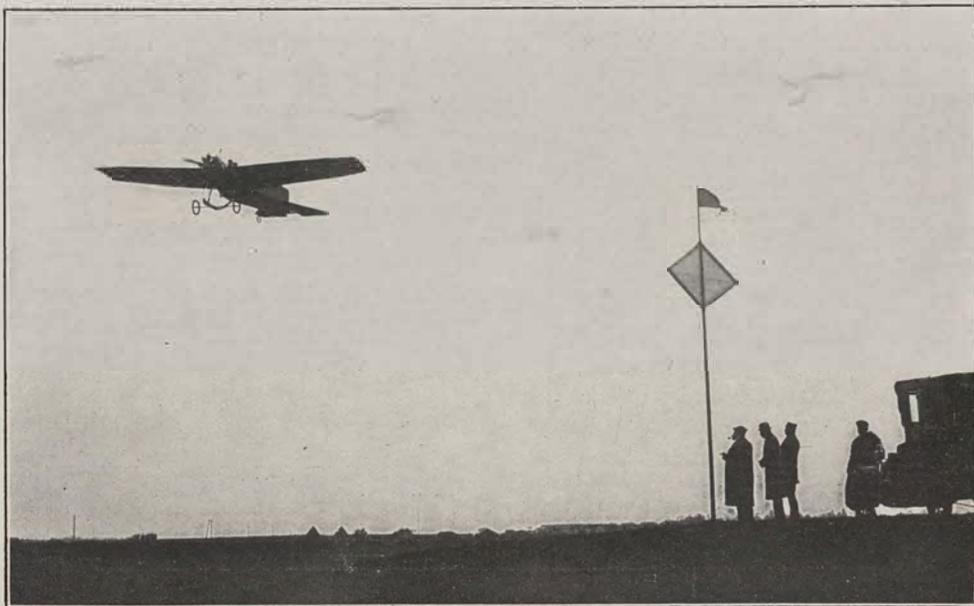
oiseaux prirent leur essor le 21 décembre dernier et réussirent à faire table rase de tous les anciens records.

La Coupe Michelin, la Coupe Fémina, la Coupe Deperdussin, le Prix Lazare Weiller et le Grand Prix de l'Aviation de l'Automobile-Club de France, trophées définitivement acquis à la date du 31 décembre, stimulèrent au plus haut point l'ardeur de nos aviateurs et nous firent assister à quelques prouesses vraiment sensationnelles.

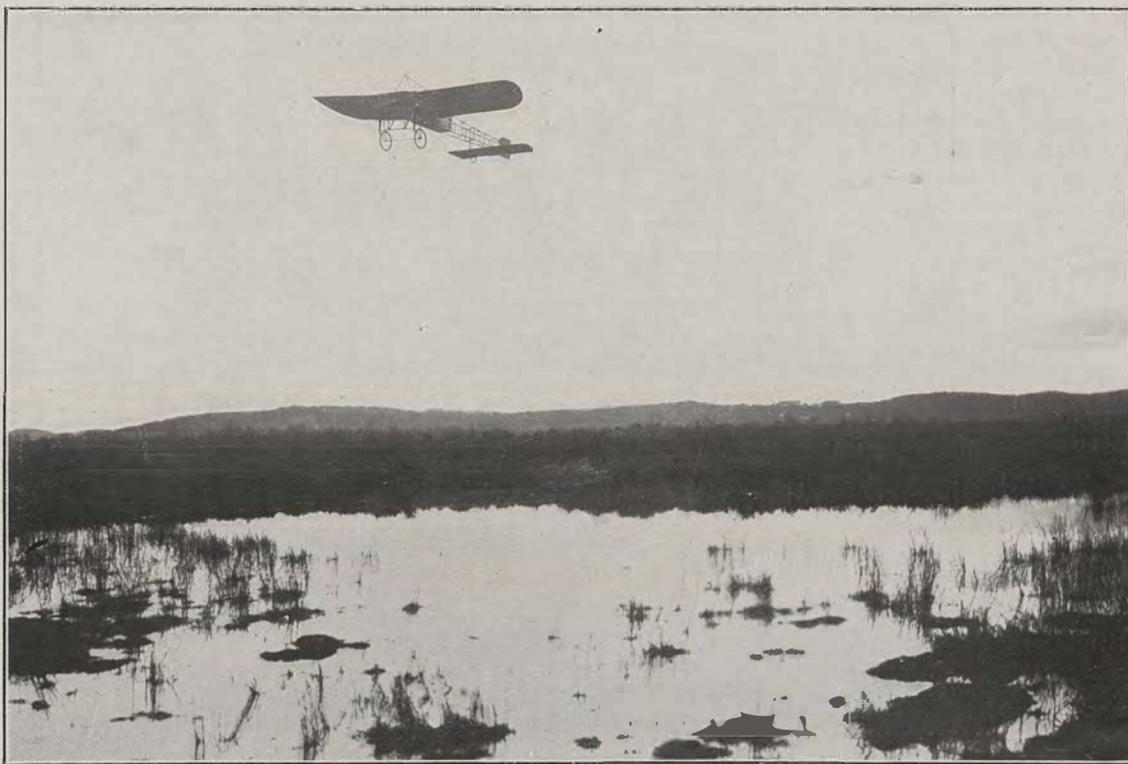
C'était tout d'abord Legagneux qui, s'attaquant aux records de distance, à Pau, réussissait à couvrir sur son monoplan 515 kilom. 900 en 5 h. 59, ce qui lui assurait la Coupe Michelin.

L'ancien record du tenant, Tabuteau n'était, en effet, que de 466 kilomètres et Farman au cours de sa tentative n'avait réussi que 464 kilomètres en 8 h. 12, performance qui constitue pourtant le record du monde de durée.

Mlle Hélène Dutrieu de son côté, dont nous avons récemment donné la photographie, s'attaquait à Etampes aux records féminins



LAURENS, SUR MONOPLAN REP, S'ADJUGE LA COUPE DEPERDUSSIN
COUVRANT A BUC, AVEC UN PASSAGER, 100 KILOMÈTRES EN 1 H. 16



LEGAGNEUX ÉTABLISSANT A PAU, SUR SON MONOPLAN, LE RECORD DU MONDE DE DISTANCE
(515 KILOMÈTRES 906)

Laurens pilotant un monoplan Rep réussit à voler les 100 kilomètres avec un passager en 1 h. 16 m. et s'adjugea, du même coup, tous les records de vitesse avec un passager.

Il réussit, en effet, du 78 kilom. 074 à l'heure, performance qui est tout simplement merveilleuse sur 100 kilomètres.

Le Prix Lazare Weiller dont les 25.000 francs de prix seront alloués le 1^{er} janvier prochain à l'aviateur militaire qui aura réussi le plus joli raid, donnait également lieu en cette même journée du 21 décembre à une performance remarquable.

Le lieutenant Camerman quittait, en effet, Bouy sur son biplan avec le capitaine Hugoni comme passager, et après avoir été viré à Montigny-sur-Aube, regagnait son hangar où il atterrissait sans incident, ayant couvert 232 kilomètres en 4 heures 2 minutes, établissant ainsi le record du monde du voyage sans escale avec un passager.

Cette journée du 21 décembre fera donc date dans les annales de l'aviation, car trois des records mondiaux les

plus fameux furent battus. La Coupe Michelin 1910, la Coupe Fémina, la Coupe Deperdussin et le Prix Lazare-Weiller, semblent devoir revenir respectivement à Legagneux, Mlle Dutrieu, Laurens et le lieutenant Camerman; seule une épreuve a résisté, jusqu'ici, à tous les assauts, le Grand Prix d'Aviation de l'Automobile-Club de France qui, disputé sur le parcours Paris-Bruxelles-Paris, paraît devoir voir triompher l'unique concurrent ayant accompli le parcours, le hollandais Wynmalen.

Tous nos lecteurs ont encore en la mémoire ce raid peu banal accompli en 26 heures et qui, de par le manque d'officiels au départ, ne fut homologué qu'en 36 heures.

Nombreux furent par la suite les concurrents qui tentèrent de réussir dans un temps moindre le voyage aller et retour des deux capitales, le mauvais temps, le vent, la pluie, le brouillard eurent raison de l'audace des plus intrépides et permirent, de ce fait, à Wynmalen de s'adjuger les 100.000 francs attribués en premier prix à cette épreuve.

Telles sont les épreuves, qui, disputées en territoire français, donnent lieu à de sensationnelles prouesses.

À l'étranger pourtant, les hommes-oiseaux se distinguèrent également en cette fin de saison.

À Los Angeles, aux Etats-Unis, l'aviateur américain Hoxsey s'élevait à 3.474 mètres, s'adjugeant le record du monde d'altitude établi récemment à Pau par Legagneux avec 3.200 mètres.

En Angleterre enfin, le Prix du Baron de Forest attribué à l'avia-

teur anglais qui partant d'Angleterre sur un appareil de construction britannique, irait atterrir le plus loin en Europe, donnait lieu également à une fort jolie lutte.

Sopwith en devenait détenteur à la suite du raid qu'il accomplit de l'île de Sheppey à Beaumont (Belgique) 281 kilomètres.

Ces merveilleuses performances, ces sensationnels exploits nous valurent malheureusement la vie de quelques-uns des concurrents.

Cecil Grace, l'aviateur anglais dont nous reproduisons en tête de cet article la photographie, se perdit en mer et trouva la mort.

Concourant pour le Prix du Baron de Forest, Grace après avoir réussi la Traversée du Pas de Calais, s'égarait à son retour et fut entraîné vers la Mer du Nord où il périt dans les flots.

Le Grand Prix d'Aviation de l'Automobile Club de France fit également de son côté deux victimes, le pilote Laffont et son passager le baron di Pola.

À leur départ d'Issy-les-Moulineaux le 28 décembre dernier, le monoplane qu'ils pilotaient vint s'abîmer sur le sol et les deux malheureux aviateurs furent tués sur le coup.

1910 fut sans contredit l'année de l'aviation, les exploits accomplis par les aviateurs prouvent maintenant que l'aéroplane a définitivement conquis l'atmosphère. Cette conquête fut malheureusement chèrement acquise, car vingt-neuf de ces véritables pionniers de l'air trouvèrent la mort en ces douze derniers mois.

Georges DRIGNY.

NAVIGATION AUTOMOBILE

La Traversée des chutes du Niagara en Canot automobile

TOUT comme la voiture automobile, le canot automobile s'est perfectionné au plus haut point lors de ces dernières années.

L'annuel meeting de Monaco prouve chaque saison les incommensurables progrès accomplis.

Le Championnat de la mer, qui il y a cinq ans à peine voyait le vainqueur marcher à 45 kilomètres de moyenne à l'heure fut remporté la saison dernière à 70 kilomètres de moyenne.

Les vitesses enregistrées par les bateaux à vapeur les plus rapides sont dépassées par les canots automobiles et l'on vit au printemps dernier le "Brasier-Despujols" couvrir le mille à une vitesse de 40 nœuds (74 kilomètres) de moyenne à l'heure.

Les qualités de vitesse du canot automobile, ne nuisent pourtant en rien à sa stabilité et à sa parfaite tenue en mer et la meilleure preuve en réside en la merveilleuse performance accomplie récemment par un de ceux-ci sur la Traversée des fameuses rapides du Niagara, performance dont nous sommes heureux de reproduire deux photographies.

De tous temps en effet, la Traversée des rapides et des tourbillons des Chutes du Niagara fut considérée comme un véritable tour de force et nombreux furent ceux qui trouvèrent la mort en essayant de soutenir la lutte contre ces éléments déchainés; quelques-uns réussirent pourtant dans leur entreprise mais les embarcations

employées dans ces tentatives s'étaient toutes trouvées à la merci des vagues et des courants et n'avaient dû leur réussite qu'à la chance de ne pas se voir brisés sur les rochers ou engloutis dans les terribles tourbillons.



LE CAPITAINE LARSEN PRENANT LE DÉPART DANS SON CANOT AUTOMOBILE

Pour la première fois ce tour de force vient d'être réussi par un canot automobile et tout l'honneur en revient au capitaine Klaus P. Larsen.

Le capitaine Klaus P. Larsen, en effet, ne fut jamais, à aucun moment, à la merci des flots. Seul à bord de son canot, il resta toujours maître de sa direction et triompha aisément des rapides.

Il quitta avec son canot le débarcadère canadien de *Maid-of-the-Mist*, et à une vitesse de 15 kilomètres à l'heure atteignit bientôt les premiers rapides.

Son canot automobile le *Ferro*, dont nous reproduisons la photographie, disparut alors sous les énormes vagues et fut perdu de vue par les nombreux spectateurs qui suivaient de la rive cette émouvante tentative.

Bientôt pourtant il reparaisait et bondissant de vague en vague poursuivait victorieusement cette véritable course à l'abîme.

Le capitaine Larsen impassible à la barre conduisait son canot

moteur actionné à la gazoline fonctionna régulièrement durant toute la Traversée.

Larsen dirigea toujours son bateau et suivit exactement le trajet qu'il s'était imposé avant le départ.

Vieux loup de mer habitué aux eaux les plus dangereuses, il s'était longuement entraîné avant de s'élancer pour cette tentative; il avait longuement étudié les rapides, puis il avait, à bord de son bateau, descendu les rives du fleuve et s'était rendu compte de la direction des courants.

Larsen, on le voit, avait tout fait pour réussir dans sa tentative.

Né en 1869, au Danemark, il commença à naviguer dès l'âge de douze ans à bord d'un bateau de pêche, il parcourut par la suite les mers Baltique et du Nord, puis accomplit de longs voyages sur toutes les mers du globe.

Aux Etats-Unis, il servit comme marin, sauveteur, gardien de phare et scaphandrier. Durant toute sa vie, il avait été témoin des plus grands typhons, des tempêtes les plus épouvantables qu'il soit donné à un marin de rencontrer.

L'idée de franchir les rapides dans un canot automobile lui vint en janvier 1910; une revue s'occupant des bateaux de ce genre, ayant offert un prix de 1.000 dollars (5.000 fr.) et une coupe d'or pour une épreuve à disputer à travers les rapides du Niagara.

L'une des conditions était que chacun des concurrents devait visiter les chutes et examiner le trajet à parcourir avant de tenter l'aventure.

En très peu de temps, les adhésions étaient arrivées de tous les points du globe, mais après avoir bien examiné les lieux, les douze adhérents s'étaient retirés, laissant Larsen accomplir seul la traversée.

Le canot qu'employait Larsen, était du modèle des bateaux de sauvetage, et avait été spécialement construit par la Cleveland Auto-Boat Manufacturing Co, pour prendre la pleine mer: il avait 6 mètres de longueur et 60 centimètres de tirant d'eau.

Il était entièrement ponté à l'exception d'un trou circulaire de 0^m80 de diamètre où se tenait le capitaine.

Cette ouverture était, pendant la traversée recouverte d'une toile imperméable qui venait se serrer autour de la ceinture du pilote.

Ce moyen était, du reste, indispensable pour lui permettre d'avoir la tête et les bras libres pour la direction du gouvernail. Larsen,

grâce à ce dispositif, fut le premier qui ait navigué sur les rapides, sans avoir la tête et le haut du corps protégés.

Le canot était propulsé par un 8 HP deux cylindres, construit par la *Ferro Machine and Foundry Co*, à Cleveland (Ohio), dont la maison Pilter est concessionnaire pour la vente en France et dans les Colonies.

L'expérience du capitaine Larsen a prouvé que la force motrice était nécessaire pour permettre de guider un bateau au travers des rapides, et que le faible moteur employé sur les petits canots de plaisance, qu'on voit tous les jours « teuf-teufant » dans les eaux tranquilles de nos baies et de nos ports, à une vitesse d'environ douze kilomètres à l'heure, suffit, pour se rendre maître des courants même les plus intrépides.



PENDANT LA TRAVERSÉE DES RAPIDES

droit devant lui, et le guidait avec justesse pour attaquer les vagues géantes, afin de ne pas être pris de flanc, et de ne pas chavirer.

A *Great Wave*, le canot projeté à près de 7 mètres de hauteur, retombait sur l'eau sans s'endommager et continuait sa course en avant.

Certes, à certains moments, le *Ferro* donnait furieusement de la bande, mais convenablement lesté, il n'en continuait pas moins sa route.

En trois minutes, le canot automobile franchit les dangereux rapides, et s'avança dans la direction du « tourbillon ».

Grâce à son habileté et à son sang-froid Larsen évita le gouffre et réussit ainsi la Traversée des célèbres chutes.

Cet exploit mérite d'être signalé car dans toutes les tentatives similaires exécutées précédemment et dont plusieurs se terminèrent de tragique façon on voyait ceux qui les entreprenaient se laisser aller à la dérive et n'employer aucun moyen de propulsion.

Le capitaine Larsen, par contre, ne compta ni sur le hasard ni sur la chance pour réussir dans sa tentative; il ne cessa à aucun moment d'avoir le contrôle de la direction de son canot automobile dont le



CHRONIQUE FINANCIÈRE

La Bourse achève l'année 1910 dans les meilleures dispositions. Toute la cote fait preuve de fermeté et la hausse des valeurs russes donne au marché une allure animée qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps.

Tout cela serait parfait si l'on n'allait un peu vite et un peu loin. Car, si la hausse des Fonds Russes paraît de bon aloi, nous n'en dirons pas autant de la hausse des valeurs industrielles russes. Une hausse de cent francs en deux jours sur la Sosnowice et de plusieurs centaines de francs en quelques semaines sur la Maltzoff n'est pas sans danger pour les règlements de comptes, ni pour la solidité même du mouvement. On escompte là des perspectives d'avenir encore éloignées et hypothétiques, et l'heure de la réaction sonnera fatalement, qui pourrait nuire un jour à la bonne tenue du marché. Mais l'abondance de l'argent, produite en Russie par deux bonnes récoltes successives, a enflammé là-bas la spéculation... La liquidation dira ce qu'il est advenu de la position de place, si elle reste aussi favorable aux meneurs de la hausse.

Quoiqu'il en soit, la hausse des valeurs russes intéresse au premier chef les capitalistes français et nous ne pouvons que l'enregistrer avec satisfaction ; d'autant plus qu'il existe quand même à cette hausse une base sérieuse incontestable : la renaissance économique de ce pays depuis la fin de la guerre Russo-Japonaise, renaissance apportant avec elle pour l'industrie indigène une large marge de développement. Peut-être eût-il été préférable et plus sage que le mouvement fut conduit autrement. Mais tel qu'il est, on ne peut que souhaiter le voir se poursuivre, gagner de proche en proche, englobant un plus grand nombre de valeurs et appelant surtout une clientèle plus serrée.

Il ne manque pas d'arguments pour en démontrer l'opportunité et le bien fondé : le principal est l'abondance de l'argent et la netteté de la situation monétaire dans le monde.

Malgré la multiplicité des émissions du trimestre qui s'achève, l'épargne n'a point subi de saignée aussi abondante qu'on pourrait le croire : le montant total des émissions de ces trois derniers mois atteint à peine quatre cents millions — le tiers d'un emprunt russe !

Malgré les mauvaises récoltes et les inondations l'or français est toujours abondant. Cette abondance monétaire, qui ne peut que s'accroître davantage avec les coupons de fin d'année, doit fatalement ramener l'activité en Bourse.

Notre 3 % maintient ses bonnes dispositions, clôture à 97,05.

Au Parquet, les Etablissements de Crédit sont soutenus. La Banque de Paris à 1858, le Comptoir d'Escompte à 932, le Crédit Lyonnais à 1474, la Société Générale à 744, le Crédit mobilier à 717, et l'Union Parisienne à 1119.

Nos Chemins de fer sont faibles : l'Est à 879, le Lyon à 1200, le Midi à 1132, le Nord à 1600, l'Orléans à 1305, l'Ouest à 934.

Les Chemins étrangers sont très fermes : les Andalous à 282, le Nord de l'Espagne à 400, Saragosse à 424.

Les valeurs de traction sont stationnaires : le Métro cote 584, le Nord-Sud 310, les Omnibus 644, les Voitures à Paris 265.

Les valeurs d'Electricité conservent de bonnes tendances : la Thomson cote 794, la Société d'Electricité de Paris 524, les Câbles télégraphiques 179, le Secteur Edison 1085.

Le Suez s'inscrit à 5550, en hausse marquée ; le Froid Industriel à 112.

Les Fonds d'Etat Etrangers sont hésitants, sauf les Fonds Russes, qui sont en vive reprise.

Le Consolidé Anglais cote 80,60, le Brésil 4 % 1910 446, l'Extérieure 95, le Japon 1910 95,50, le Roumain 4 % 1910 92,25, le Russe 4 % Consolidé 1901 96,30, le 3 % 1891 83,20, le 5 % 1906 104,60 et le 4 ½ 1909 103,45, le Serbe 5 % 1902 atteint le cours de 505, le Turc Unifié cote 92,70.

Le Rio Tinto fait 1745, El Boleo 815, la Tharsis 141, la Cape Copper 168.

Les mines d'or sont en légère reprise : la Rand Mines cote 217, la Robinson Gold 254, la Goldfiels 143.

Parmi les valeurs territoriales on trouve : la Chartered à 43, Zambèze 22, East Rand 132, Mozambique 31.

Les mines diamantifères sont bien tenues : De Beers 452, Jagersfontein 21.

Le Platine cote 650.

Les valeurs de caoutchouc sont hésitantes : la Financière à 324, l'Eastern à 62, le Malacca à 215.

La Shansi cote 53.

Les valeurs pétrolières restent sans changement : Apostolake 145, Spies Pétroleum 40, Maikop Spies 48,50.

A Lille, nos grands charbonnages sont toujours faibles, par suite de la crise des transports : Anzin cote 8370, Courrières 3400, Lens 1127, Ostricourt 3050, Bruay 1224.

A Bruxelles, la tendance accuse aussi de la lourdeur : Fontaine-l'Évêque cote 3260, Noel-Sart 3640, Sacré-Madame 5180, Trieu Kaisin 1280, Monceau-Fontaine 8200, Houillères unies 570.

PIERRE RIVIÈRE.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLA à Beaulieu, « Villa Finistère ». R. N. Nice, à Monaco ; 3.400^m R. b. 12.000 f. M. à p. 140.000 f. Adj. Ch. Not. 24 janv. M. THION DE LA CHAUME, 8, B^d Sébastopol. N.

SÈVRES PROPTE 1, r. des Fontaines, angle f. Binelles. C^e 2.216^m. M. à p. 30.000 f. Adj. Ch. Not. Paris, 10 janv. M. Leroy, not., 9, B^d St-Denis. N.

Maison de rapp^r R. D'AGUESSEAU, 11 C^e 939^m 20. à Paris, VIII^e. C^e 2.216^m. M. à p. 30.000 f. Adj. Ch. Not. Paris, 10 janv. M. Leroy, not., 9, B^d St-Denis. N.

Nos abonnés sont informés qu'ils ont droit gratuitement à quarante lignes de petites annonces par an. Les annonces ne seront insérées qu'une fois. Toute annonce répétée donnera lieu à la perception d'un droit de 1 franc par insertion, payable d'avance, indépendamment du prix des lignes (la première insertion seule étant gratuite).

La Direction fera toujours passer en premier lieu les annonces de cinq lignes ; quant à celles non payantes dépassant cinq lignes, elles ne seront insérées que lorsque la place consacrée à la rubrique sera suffisante. Les lignes supplémentaires seront insérées à raison de 75 cent. la ligne et devront être payées d'avance. Si le vendeur ou l'acheteur désire donner son adresse au bureau du journal, il devra envoyer avec son annonce la somme de UN FRANC pour frais de correspondance. Dernier délai pour les petites annonces à paraître dans le numéro de la semaine : Mardi, 10 heures.

Pur sang, 8 ans, importation Bartlett, 1^m70, gros sauteur, vendu pour excès nombre ; photo, essai sur place. Faire offres. — Comte O. de Vaujus Langar, pavillon de Villiers St-Pierre-la-Cour (Mayenne). 667

A vendre : **Magnifique Jument** de selle et d'attelage de grande origine trotteuse, (par Jean-Baptiste, Fuschia et Phaéton et Niniche par Fuschia). Alezane 4 ans, très

nette, taille 1^m58, caractère idéal, sage partout, très brillante, peur de rien, conviendrait à une Dame. Papiers. — M. Raphaël Bouffart, élève à Abbeville (Somme). 670

A vendre : **Gros sauteur** de concours, gagnant en 1910 sous 75 kilos. Toutes facilités d'essai. — Cap. Poidebard, 28, avenue Elisée-Reclus, Paris. 671

Cause retraite, magnifique **jument** pur sang, origine remarquable, 1^m67, 10 ans, nette sauf feu antérieur gauche ancien, sage, bien mise, allures brillantes, papiers et garanties. 1.350 fr. — Adresse Bureau Journal. 673

Moka, alezan, 3 ans 1/2, 1^m54, demi-sang du Midi, du gros, saute en liberté 1^m90, prêt concours, fera sauteur remarquable. 3.000 fr. — Martineau, domaine de Longueville, par Marmande (Lot-et-Garonne). 674

Très doux cheval, 4 ans, bai zain, 1^m58, très rablé et membré, rein très court, petit colosse, très calme avec du sang, peut porter plus 110 kilos, galope 8 kilom. sans souffler, absolument sûr de pied dans pires chemins forêts, passe partout, pas de réactions. Confortable, coquet cheval tout emploi. Parfait chasse ou promenade sous gros poids. 2.600 fr. — Bureau Journal. 676

A vendre 1.600 fr., très jolie **jument** pur sang, 6 ans. 1^m59, saine et nette, belles origines, qualifiée militarys. — Adresse Journal. 677

Très belle **jument** 1/2 sang, par Ruggiéri 1/2 s. (papiers). 7 a. 1^m66 env. baie brune, attelée et montée, sage, peur de rien, allante et très vite, remarquablement brillante sous le harnais. Vraie bête d'amateur 1.250 fr. — Cocher Jean, 28, r. Beaurepaire, Saumur. 678

Beau hunter monté en dame, venant de chasser sous trois équipages anglais, peur

de rien et toutes garanties. 3 000 fr. — Ecrire Santa, 14, rue Pomereu, Paris. 679

Vaches bretonnes tuberculines, bédets bretons. — Bot, vétérin^{re}, Pontivy. 591

Harnais à deux, léger, bouclerie cuivre. Etat neuf. 300 fr. Pressé. — Plassard, 15, rue Bât-d'Argent, Lyon. 672

A vendre : **victoria** Belvallette, état neuf. — Raymond Fouard, Elbeuf (Seine-Inf.). 675

AUTOMOBILES

On croyait que le type "ne varietur" de l'automobile était établi depuis plusieurs années, et qu'il n'y aurait plus guère que des changements de détail dans les châssis. Et voilà que le fameux moteur Knight sans soupapes a été introduit en France avec ses non moins fameux châssis **Minerva** !

Personne n'ignore la véritable révolution que ces châssis ont amenée sur le marché.



Songez donc : Souplesse approchant celle de la vapeur ; Consommation réduite de 30 % ; Rendement augmenté de 25 % ; Silence absolu.

Et tout ceci n'est que l'expression de la plus stricte vérité. Les chiffres officiels, contrôlés par les fabricants concurrents eux-

mêmes, sont là pour le prouver. De plus, tous les essais seront accordés avec empressement à ceux des lecteurs du *Sport Universel Illustré* qui les demanderont à M. Outhequin-Chalandre, 4, rue de Chartres, à Neuilly-sur-Seine.

Voir suite des Petites Annonces ci-contre

La Corrida

PARFUM
ULTRA
PERSISTANT

PARFUM
POUDRE
LOTION
SAVON

18 PLACE VENDÔME
PARIS

ED. PINAUD

18, PLACE VENDÔME. PARIS

Le Gérant : P. JEANNIOT.

Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris
P. MONOD, directeur.

BOITERIES, TARES MOLLES, FLUXIONS DE POITRINE, ANGINES

des CHEVAUX, CHIENS, BÊTES à CORNES
sont RADICALEMENT GUÉRIES par le

TOPIQUE DECLIE-MONTET

PRIX : 4 francs, PHARMACIE DES LOMBARDS

50, rue des Lombards, Paris et dans toutes les Pharmacies